

**www.e-rara.ch**

## **Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815**

**Gayant, Paul**

**Paris, 1838**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1796.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

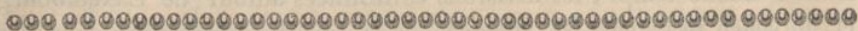
---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



## CAMPAGNE DE 1796.

### I.

#### OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Plan de campagne.—État des forces opposées.—Vendée.—Marche de l'armée d'Italie (3 avril).—Combat de Montelegino (11).—Bataille de Montenotte (12).—Combat de Cossaria (13).—Bataille de Millesimo (14).—Combats de Dego (15).—De Ceva (16).—De Saint-Michel (20).—Bataille de Mondovi (22).—Passage du Pô (7 mai).—Combat de Fombio et Codegno (8).—Bataille de Lodi (10).—Entrée à Milan (17).—Combat de Borghetto (30).—Investissement de Mantoue (3 et 4 juin).

Carnot, entré au Directoire, fut chargé des opérations militaires, et fit arrêter, comme base du plan de la campagne de 1796, que les armées s'avanceraient en Allemagne en se bornant à masquer les places fortes et tendraient à un même but : la capitale ennemie. Cette grande idée fut viciée dans les détails de l'exécution, mais elle n'en est pas moins un titre de gloire pour le génie qui l'a conçue. Les circonstances qui en atténuèrent les résultats ne tiennent pas d'ailleurs à lui seul. On avait voulu diviser le commandement ; on avait donc deux armées, et l'on était induit naturellement à assigner à chacune un théâtre d'opérations. On ordonna à l'armée de Sambre-et-Meuse de manœuvrer sur le Mein, et à l'armée de Rhin-et-Moselle de se porter vers le Danube. La configuration du terrain (voir l'*Introduction*), rend cette disposition mauvaise dans tous les temps ; on la rendit périlleuse en prescrivant aux généraux de s'attacher à déborder l'ennemi.

On étendait ainsi sur une grande échelle le système qu'on avait appliqué dans maints combats et auquel on attribuait les succès obtenus contre Cobourg en 1794. Mais en l'exagérant on le détruisait. En effet il était fondé sur le principe qu'on devait opérer en masse contre des forces moindres; or deux armées distantes de plusieurs journées de marche ne pouvaient se prêter un secours mutuel. Chacune d'elles pesait, sans doute, d'un poids incommode sur les extrémités de l'ennemi; mais, en même temps qu'on se mettait dans l'impossibilité de se concentrer, on l'obligeait à le faire, on le contraignait à tenter de se dégager par quelque mouvement hardi. Ce fut aussi ce qui arriva; on perdit l'Allemagne, et la campagne eût été encore insignifiante sans les prodiges de l'armée d'Italie dont le général en chef pratiqua, avec une habileté jusqu'alors inconnue, l'art, à peine entrevu par Carnot, de faire mouvoir une armée comme un bataillon, de la grouper, de l'étendre et de la transporter tout entière sur un point donné.

Bonaparte, disgracié par les réactionnaires de 1795 et rentré en faveur à la suite de la journée du 13 vendémiaire, où il s'était placé à la tête des forces de la Convention, obtint le commandement de cette armée d'Italie à laquelle, deux ans auparavant, il avait indiqué déjà le chemin de la victoire.

Déduction faite des garnisons de la Provence (20,000), des dépôts et des malades, son effectif n'excédait pas 44,400 combattans; la cavalerie, les équipages étaient dans le plus mauvais état, on comptait à peine 3000 chevaux et 30 bouches à feu.

La république entretenait en outre 5 armées: celle des Alpes, commandée par Kellermann (15 à 20,000) postée au sommet des monts depuis le petit Saint-Bernard jusqu'à l'Argentière.

En Alsace, l'armée de Rhin-et-Moselle où Moreau avait remplacé Pichegru (71,000 d'infanterie, 6500 de cavalerie, total 77,500).

De la Nahe à Dusseldorf, l'armée de Sambre-et-Meuse toujours sous Jourdan (65,000 d'infanterie, 11,000 de cavalerie, total 76,000).

En Hollande, l'armée du Nord ou armée d'observation (40 à 50,000) sous les ordres de Beurnonville, et enfin l'armée de l'Ouest (100,000) sous Hoche.

L'Autriche opposait à Bonaparte: 1<sup>o</sup> l'armée impériale commandée par Beaulieu (35,000 combattans); 2<sup>o</sup> l'armée sarde sous Colli (25,000).

A Kellermann: une seconde armée sarde commandée par le duc d'Aoste (15 à 20,000).

A Moreau: Wurmser et l'armée du Haut-Rhin (83,000: 61,000 d'infanterie, 22,000 cavalerie).

Et à Jourdan: l'archiduc Charles, à la tête de l'armée du Haut-Rhin

(71,000 d'infanterie, 22,700 cavalerie, total 93,700, y compris les garnisons de Mayence et d'Ehrenbreitstein).

L'armée de l'Ouest continua avec le succès le plus décisif son système de pacification. Charette et Stofflet séparés l'un de l'autre furent pris et livrés aux conseils de guerre. Si l'histoire ne peut recueillir dans ces mouvemens qu'un petit nombre de faits d'armes, elle doit insister sur l'importance d'une diversion qui tint éloignés de la frontière 100,000 hommes de troupes aguerries, des généraux habiles et celui d'entre eux qui, peut-être, eût balancé la fortune de Bonaparte. Il est facile de se faire une idée de l'influence qu'eût produite, sur les destinées de l'Europe, l'intervention de Hoche et de sa belle armée aux bords du Rhin ou en Italie.

Bonaparte arriva au quartier-général de Nice le 27 mars; la neige obstruait encore les passages des Alpes et il avait hâte d'entrer en opérations avant que la saison eût agrandi le champ de bataille.

8000 hommes restèrent à la garde des places et des cols du comté de Nice, le reste de l'armée (33,000) fila par le flanc droit sur la route de la Corniche et s'étendit jusqu'aux portes de Gènes.

Cette poignée de braves était merveilleusement disposée pour de grandes choses. Le général en chef, malgré sa jeunesse, ses formes grêles, ses manières réservées, avait été bien accueilli. Les soldats, aguerries par quatre campagnes, par des combats héroïques dans les gorges et sur les cimes des Alpes et des Pyrénées, dans leur bonne humeur, lui avaient conféré leur propre grade en lui promettant de l'avancement. Sous ses ordres, quatre généraux d'un courage, d'une habileté à toute épreuve commandaient quatre divisions d'infanterie. C'étaient Augereau et Massena égaux en impétuosité; c'étaient Laharpe et Serurier plus méthodiques et non moins renommés. La cavalerie était conduite par Kilmaine et Stengel signalés par leurs campagnes dans le nord. Le chef d'état-major était Berthier, doué de sang-froid, travailleur infatigable, exact et méthodique, d'une prodigieuse mémoire: il réunissait au plus haut point ces qualités de son emploi. Dans les rangs inférieurs se trouvait une pépinière d'illustrations nouvelles: Lannes, Joubert, Murat, Bessières, Suchet, Victor. Enfin pour qu'aucune gloire ne manquât à cette brillante armée, plusieurs de ses demi-brigades, la 32<sup>e</sup>, la 18<sup>e</sup>, la 4<sup>e</sup> devaient se faire un nom dont la célébrité rivalise avec celle des plus célèbres guerriers.

Après la bataille de Loano, les coalisés, chassés de la crête et du versant maritime, s'étaient répandus sur le revers septentrional, en couvrant à-la-fois les avenues du Piémont et de la Lombardie. C'est là que Napoléon courait les atteindre non plus en se répandant par détachemens tout le long de la chaîne, mais en se jetant tout entier entre Colli et Beaulieu

6<sup>ME</sup> CARTE .

CARTE  
DU SIÈGE DE MANTOUE  
en 1796



par une seule ouverture, par celle que forme l'affaissement des monts vers les sources de la Bormida.

Du côté du nord les pentes sont moins rapides que celles où l'on avait jusqu'alors combattu. Leur largeur est d'environ douze lieues. Le Tanaro et ses affluens; la Cursaglia, le Belbo, la grande et la petite Bormida en descendent, et diverses communications, entre le littoral et le bassin du Pô, les traversent : d'abord la route d'Oneille à Turin par Ormea, Ceva et Coni; puis celle de Savone à Milan par Dego, Acqui et Alexandrie; ensuite le débouché de la Bocchetta; enfin un chemin transversal, longeant les sommités et conduisant de Turin à Gênes par Millesimo, Sassello et Voltri, avec embranchement sur Savone par Carcare. Il suit de là que Savone est un point de départ commun pour les capitales du Piémont et de la Lombardie. Les impériaux couvrant Milan étaient cantonnés de Gênes à Alexandrie, la droite appuyée à Dego sur la petite Bormida, et les Piémontais couvrant Turin, campés à Ceva, occupaient, par leur gauche, Millesimo sur la grande Bormida, se liant avec Beau lieu par la brigade Provera postée sur les hauteurs de Cossaria.

Il fallait donc, pour opérer la séparation entre les deux armées opposées et menacer à-la-fois les deux capitales, se réunir à Savone; pénétrer à Carcare, jonction des deux chemins de Dego et de Millesimo, et débayer le terrain accidenté qui se trouve entre les deux Bormida.

Tel était le plan de Bonaparte; mais, en se concentrant, il voulut empêcher l'ennemi de faire ce qu'il faisait lui-même. Dans ce but, Serurier, au lieu de suivre le mouvement indiqué au reste de l'armée, se déploya à Garessio, comme s'il eût cherché à forcer la route de Turin et retint Colli dans le camp de Ceva; puis tandis que l'on faisait halte autour de Savone, Laharpe poussa sa brigade de droite jusqu'à Voltri et somma les Génois de livrer le passage de la Bochetta et le fort de Gavi qui en ferme l'entrée.

Au moment même où les manœuvres s'exécutaient, les impériaux s'ébranlaient aussi pour prendre l'offensive; ils voulaient, comme l'année précédente, envelopper la droite, la replier par son extrémité sur la côte et couper sa retraite en tombant, du sommet des monts, sur Savone par où ils supposaient qu'elle se liait au centre. Formés en deux colonnes, ils s'avançaient : Beau lieu par la Bochetta pour déboucher de Gênes, et d'Argenteau par Sassello pour descendre par le col de Montenotte sur Savone. Colli resta immobile et l'on se proposait de pivoter sur lui de manière à se remettre en ligne, la droite à Ceva, le centre sur les hauteurs, la gauche à Loano.

Ces dispositions assurèrent le succès de Bonaparte. Les deux généraux autrichiens, en mettant entre eux la masse des Apennins, n'étaient plus

à portée de s'envoyer des renforts ; ils livraient donc la colonne du centre, forte seulement de 18,000 hommes, aux coups de l'armée française entière.

Les deux villages de Montenotte sont situés : l'un sur la crête, l'autre dans un pli du revers intérieur de la montagne ; au sortir du premier on trouve un col, à peine voiturable, qui descend jusqu'à la côte en passant par Montelegino. Le colonel Rampon à la tête de 1200 hommes était chargé de couvrir cette communication, et ses tirailleurs s'étaient postés dans toute la longueur de la gorge ; le 11 avril vers le milieu du jour, ils signalèrent la colonne impériale et, profitant de l'âpreté du terrain, ils ne mirent pas moins de deux heures à se replier sur leurs bataillons. Pendant ce temps, Rampon se jeta dans une ancienne redoute qui coupe la route, mit ses canons en batterie et fit jurer à sa troupe de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Bientôt l'avant-garde ennemie se forma pour monter à l'assaut, accueillie par les feux croisés de l'artillerie et de la mousqueterie, elle plia et se rompt ; trois fois d'Argenteau la ramène à la charge ; trois fois les républicains lui présentent un rempart de baïonnettes et la repoussent en lui faisant éprouver d'énormes pertes. La nuit survint, on remit le combat au lendemain.

Cependant la droite de Laharpe était, dès la veille, aux prises avec Beaulieu. Attaquée le 10, en avant de Voltri, elle s'y était maintenue ; le 11 elle se replia en arrière du bourg et, pendant la nuit, elle rejoignit la division qui se rangea tout entière à droite et à gauche de la redoute si vaillamment conservée par Rampon.

Au jour, Beaulieu se présentant devant Voltri n'y trouva plus personne, et d'Argenteau fit, au milieu d'un brouillard épais, les apprêts d'une nouvelle attaque ; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il était lui-même entouré et réduit à la défensive.

Tandis qu'il achevait de descendre le revers de l'Apennin, tandis que Laharpe se concentrait à Montelegino, Augereau et Massena, cheminant en sens inverse, gravissaient les cols qui débouchent de Savone et se transportaient au sommet de la chaîne, le premier pour occuper Carcare et contenir, au besoin, Provera ; le second pour envelopper Montenotte.

Après les premiers coups de feu les impériaux se hâtèrent d'évacuer le col où ils allaient être renfermés et de gagner les hauteurs dans le dessein de s'y affermir et de recevoir le choc ; mais il n'était déjà plus temps. Laharpe, Rampon les poursuivirent et les abordèrent de front à Montenotte dans le même temps que Massena débordait leurs flancs et leurs derrières.

Bonaparte, placé sur une colline à droite de Carcare, surveillait tous les mouvemens. C'était sa première bataille, mais les mesures étaient si bien prises qu'il n'eut que les émotions de la victoire; Montenotte fut enlevé en un instant et l'ennemi, partout assailli, lâcha pied dans le plus grand désordre, abandonnant 1500 morts, 2500 prisonniers, 4 drapeaux et 5 canons.

A peine quelques bataillons réussirent-ils à opérer leur retraite sur Dego : Laharpe s'élança sur leurs pas, les autres divisions, le quartier-général et la cavalerie s'établirent dès le soir à Carcare.

Le lendemain, pendant que les débris de d'Argenteau, épars dans les gorges de l'Apennin, cherchaient à rentrer dans le camp de Dego; pendant que Beaulieu s'occupait de transporter sur le même point, par de longs détours, sa colonne engagée dans le défilé de Bochetta, Augereau se mit sous les armes pour enlever les hauteurs qui dominent les deux Bormida et rompre la communication entre l'armée sarde et les impériaux. Sa division, n'ayant pas encore donné, brûlait de se signaler à son tour. Elle tomba sur Provera avec une telle impétuosité que les gorges, par où l'on gagne Millesimo, furent occupées avant que l'ennemi eût pu se retirer. Le général autrichien chercha, dans le vieux château de Cossaria, un refuge où il renferma 2000 hommes.

C'était un point de ralliement pour les deux armées opposées, et l'on s'efforça de l'emporter d'assaut; mais Provera se maintint avec une rare vaillance et la journée finit sans qu'on pût l'entamer. Cependant Serurier tint en échec Colli, et Massena, flanqué à droite par Laharpe, se rapprocha de Dego.

Le 14, un engagement plus général acheva la séparation des deux armées coalisées. Sans s'arrêter davantage à Provera, Bonaparte ordonna de brusquer l'attaque sur tous les points pendant que la supériorité du nombre lui était encore acquise. Massena et Laharpe emportèrent, après une vive résistance, le camp de Dego et les hauteurs voisines. Augereau s'empara de Millesimo et contint, au-delà de la Bormida, la gauche de Colli. Les impériaux se replièrent sur Acqui; les Piémontais se concentrèrent dans le camp de Ceva. Provera, témoin des inutiles efforts qu'on avait faits pour le dégager, déposa les armes.

Cette journée, à laquelle on a donné le nom de bataille de Millesimo, coûta aux ennemis 15 drapeaux, 30 canons et 6000 prisonniers.

Après quatre jours de marches, de combats continuels, l'armée victorieuse prenait enfin quelque repos; les avant-postes avaient vu les impériaux s'éloigner sans retour, par la route d'Alexandrie. On avait passé la nuit sans être inquiété, lorsqu'un jour on apprend au quartier-général que Dego vient d'être enlevé par une forte colonne de grenadiers autri-

chiens. C'étaient 6000 hommes du corps de Beaulieu que Wukassowich avait conduits de Voltri à Sassello, et qui, donnant tête baissée au milieu des divisions françaises, cherchaient à se frayer bravement une retraite. Bonaparte court à eux, les enveloppe, les renferme dans les retranchemens qu'ils ont surpris et commande l'assaut. Ils se défendent en désespérés ; deux fois les bataillons français échouent, une troisième attaque décide de la victoire et la colonne impériale est presque anéantie.

Tant d'échecs avaient désorganisé Beaulieu. Bonaparte sans tenir compte des instructions du Directoire, qui lui prescrivaient de le poursuivre, se résolut à porter ses efforts contre les Piémontais.

Laharpe fut placé en observation à la rive gauche de la Bormida. Le reste de l'armée s'engagea dans les routes de Turin, et Serurier, devenant plus menaçant, déboucha sur la ville de Ceva dans le même temps que l'avant-garde d'Augereau parut sur les hauteurs d'où s'échappe le Belbo.

Colli, après une courte résistance, évacua le camp de Ceva et courut se reformer derrière la Corsaglia. Cependant l'armée, pour descendre dans la vallée du Tanaro, défilait sur Montezemolo et, pour la première fois, elle découvrait le riche bassin du Piémont, les rivières qui le traversent et les monts couverts de glace et de neige dont il est entouré. Les soldats s'arrêtaient saisis d'admiration pour contempler ce sublime spectacle. Le même aspect avait frappé les troupes carthagoises, au sortir des défilés affreux où elles avaient essuyé tant de pertes. Bonaparte s'en souvint et montrant dans le lointain les sommités d'où la vallée du Pô leur était apparue ; « Annibal, s'écria-t-il, a forcé les Alpes ; nous, nous les avons tournées ». Rapprochement heureux qui devait révéler aux esprits les moins attentifs toute la portée de son génie.

On passa le Tanaro en débordant Colli ; il se replia dans Mondovi et se hâta d'élever quelques redoutes. Serurier, marchant à l'avant-garde, essuya au pont Saint-Michel sur la Corsaglia un léger échec dont il se vengea noblement deux jours après.

L'armée sarde avait fait ses dispositions pour recevoir, à Mondovi, la bataille qui devait sauver ou livrer la capitale ; on l'aborda en trois colonnes : Serurier décida brusquement la victoire en s'emparant de la redoute principale. L'ennemi perdit 3000 morts, 1500 prisonniers, 10 drapeaux, 8 canons et d'immenses magasins.

Il se retira sur la Stura ; on arrivait en plaine, et la communication avec Beaulieu pouvait se rétablir. Napoléon n'en donna point le temps. En faisant occuper Cherascho il força Colli de se mettre à couvert au-delà du Pô et de prendre position à Carignan.

On était aux portes de Turin ; la cour de Sardaigne, épouvantée de

l'audace de ce jeune général dont les coups avaient l'éclat et la rapidité de la foudre, entra en négociation, et l'on signa, dans Cherascho, un armistice, bientôt suivi de la paix, qui livra à l'armée française entre autres places fortes, Coni, le château de Ceva, Tortone, Alexandrie et Valence. En 18 jours on avait remporté six victoires, fait 11,000 prisonniers, pris 21 drapeaux, 55 canons, plusieurs forteresses. On avait ouvert à Kellermann le passage des Alpes, on avait détaché de la coalition le roi de Sardaigne. Enfin Beaulieu, après un mouvement trop tardif en faveur de Colli, s'était replié au-delà du Pô. Jamais tant de hauts faits si promptement accomplis n'avaient signalé les armes françaises. La législature décréta cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie.

Elle devait se surpasser encore. Bonaparte, affermi sur sa gauche, courut aux impériaux. Le soin qu'il avait pris d'exiger la remise de Valence et d'y réunir des moyens de passage; la concentration de ses divisions à portée de cette ville, donnèrent le change au général ennemi qui s'attendit à défendre de front, d'abord le Pô, puis le Tésin, barrière de la Lombardie. Il lui restait, y compris ses renforts, environ 35,000 hommes sous Lyptai, Reselmini, Sebottendorf, Wukassowich et Colli; il leur fit prendre position entre les deux rivières. Cependant Napoléon se porta d'une marche rapide à Plaisance où il entra sans difficulté. 900 grenadiers franchirent sur-le-champ le fleuve et rejetèrent au loin une patrouille de hussards qui observaient la rive gauche. Sous leur protection on commença l'établissement d'un pont de bateaux, et avant la fin du jour l'armée se mit à défilér. Laharpe était déjà rangé au-delà du Pô quand Lyptai (8000 hommes) vint se loger dans Fombio de manière à servir d'appui aux autres divisions qui accouraient à marches forcées. On se hâta de l'attaquer avant que l'arrivée de ses collègues obligeât d'engager une affaire générale; on le culbuta, on lui enleva 2500 prisonniers, son artillerie, et l'on poursuivit ses débris jusqu'à Pizzighitone. A la nuit, en le cherchant, l'avant-garde du centre de Beaulieu se heurta dans Codogno contre la division victorieuse. Après quelques décharges, qui coûtèrent la vie au brave général Laharpe, l'ennemi informé du désastre de la soirée plia pour se porter au pas de course au-delà du pont de Lodi. Le lendemain au jour, Bonaparte s'élança à sa poursuite; il espérait couvrir l'Adda et faire déposer les armées aux troupes en marche entre cette rivière et le Tésin. On atteignit près de Lodi l'arrière-garde, on la mit en désordre, on entra pêle-mêle avec elle dans la ville, mais elle rallia de l'autre côté du pont le corps de bataille. Là 16,000 hommes et 20 canons étaient prêts à recevoir le choc. Une batterie enfilait le pont, soutenue à droite et à gauche par de l'infanterie qui avait crénelé les maisons voisines.

Il était jusque-là sans exemple qu'on eût enlevé d'emblée le passage d'une rivière aussi puissamment défendu ; mais l'élan était donné et Bonaparte n'hésita pas à en profiter pour frapper de stupeur l'ennemi, déjà déconcerté par la hardiesse de ses manœuvres, pour lui ôter toute confiance dans les lignes de défense dont il pouvait être encore tenté de s'appuyer.

La cavalerie courut à une demi-lieue au-dessus de la ville chercher un gué praticable, l'artillerie se mit en batterie sur la rive droite, et les grenadiers de Massena (6000) se formèrent en colonne serrée couverts par le vieux rempart, la tête à gauche de la porte qui débouche sur le pont. Ces dispositions achevées, la canonnade s'ouvrit et l'infanterie ennemie ne tarda pas à faire quelques pas en arrière pour se mettre à l'abri des boulets ; bientôt le feu des batteries se ralentit et la cavalerie française se déployant sur sa droite, elle se retourna en partie contre une attaque de flanc ; à ce moment les grenadiers, jusque-là masqués par le rempart de Lodi, débouchent au pas de course et s'élancent sur le pont ; une grêle de mitraille les accueille ; mais ils hésitent à peine un instant, une irrésistible impulsion les entraîne ; ils atteignent l'autre rive, tuent les canonniers, s'emparent de leurs pièces et rompent la ligne des impériaux qui fuient sur tous les points et perdent, avec leur matériel, 2500 prisonniers. Après le combat, les soldats, selon leur promesse, proclamèrent *caporal* le chef qui les avait si habilement commandés.

Pendant la droite de Beaulieu avait passé l'Adda à Cassano ; elle rallia dans Brescia les débris du centre, et le général en chef les conduisit au-delà du Mincio.

L'armée française occupa Pizzighitone, Crémone, Lodi, Cassano ; elle investit le château de Milan, et Bonaparte fit, dans cette capitale, une entrée triomphante.

En dix jours on avait conquis la Lombardie. L'Italie entière, profondément émue, semblait appelée à de nouvelles destinées. Cette belle contrée où ; depuis plusieurs siècles, l'intelligence lutte vainement contre la force, était en droit d'attendre de la révolution française le signal de son affranchissement. Mais le vieux mot d'ordre des Guelfes : *chassons les Barbares*, ne trouvait plus d'écho parmi les souverains qui dans les temps passés, l'avaient inscrit les premiers sur leurs drapeaux. Gênes, Parme, Modène, étaient sans influence politique. Florence s'était façonnée à la domination d'un prince allemand ; les cours de Naples, Rome et Turin ; l'aristocratie de Venise, avaient placé leur puissance caduque sous l'abri des baïonnettes autrichiennes. La Péninsule offrait partout l'affligeant spectacle de princes abjurant tout esprit de nationalité et le com-

primant chez leurs peuples à l'égal des maximes anti-sociales. Ces sentimens patriotiques firent explosion lors de l'entrée à Milan des vainqueurs de Beaulieu ; on les accueillit en libérateurs, on se livra sans contrainte aux démonstrations de l'enthousiasme et, de toutes les provinces, on vint demander au général en chef la liberté de la patrie. Sans rien promettre il donna à ces dispositions assez d'encouragement pour s'en faire un moyen de guerre. Il organisa dans le Milanais les gardes nationales et, après avoir donné à l'esprit public l'élan convenable pour appuyer ses opérations, il fit ses apprêts pour marcher vers le Mincio. Il allait partir lorsqu'il reçut du Directoire l'ordre de se porter sur l'Italie centrale, à la tête de 20,000 hommes et de faire place à l'armée des Alpes, que l'on chargeait d'assiéger Mantoue. Le desir de châtier Rome et Naples, et peut-être de diviser le commandement, entraînait encore dans la faute qui avait toujours fait perdre aux Français leurs conquêtes au-delà des monts. S'engager au fond de la Péninsule, à moins d'avoir fermé sans retour les débouchés des provinces impériales, c'est se porter en avant sans base ni retraite, c'est s'aventurer dans une de ces expéditions folles que l'on doit chèrement payer.

Bonaparte se refusa aux injonctions du Directoire ; il soutint qu'une division, détachée sur la rive droite du Pô, suffisait à tenir en échec Rome et Naples ; que le reste de l'armée, formée sur l'Adige, à la jonction des routes du Tyrol et de la Carniole, battrait les forces autrichiennes et donnerait le temps de s'affermir en Italie. A ces représentations il joignit l'offre de sa démission, puis, sans attendre la réponse, il courut à de nouvelles victoires.

Beaulieu, flanqué par la forteresse de Mantoue et par la place vénitienne de Peschiera, dont il avait pris possession au mépris de la neutralité du sénat, couvrait les rives du Mincio. Après quelques démonstrations propres à lui dérober le véritable point d'attaque, la principale colonne française s'élança sur Borghetto que défendaient 4000 hommes : on les culbute ; ils se retirent à Valeggio et font sauter une arche du pont ; mais les vainqueurs se jettent dans la rivière ; leur audace, le souvenir de Lodi suffisent à disperser l'ennemi, qui se replie sur les réserves à Villa-Franca. Napoléon ne les poursuit point, il a dirigé Augereau sur Castel-Nuovo en lui prescrivant d'occuper les défilés du Tyrol et de l'Adige ; il attend pour continuer l'attaque, le développement de cette combinaison ; mais l'effroi des impériaux la fait échouer, ils évacuent Villa-Franca et se mettent en sûreté au-delà du fleuve avant qu'Augereau ait achevé de se déployer.

Beaulieu jeta dans Mantoue une garnison de 15 à 20,000 hommes. Napoléon, laissant ses débris fuir dans le Tyrol, fit occuper, malgré les représen-

tations du sénat de Venise, Brescia, Peschiera, Verone et Legnago. Maître enfin de la ligne de l'Adige, il se disposa à démontrer avec quelle sagacité il avait saisi le nœud de la campagne. Augereau passa le Pô à Borgoforte, poussa ses colonnes sur Livourne et Ancône, et mit aux pieds du Directoire toute l'Italie; Serurier s'établit autour de Mantoue, le reste de l'armée prit sur l'Adige et le lac de Garda des positions défensives contre les forces que réunissait la cour de Vienne.

Une courte description est nécessaire à l'intelligence des évènements qui vont suivre. Mantoue était le but des armées ennemies; Trente, le centre commun de leurs armemens; l'espace entre les deux villes le champ de bataille (1).

Mantoue est bâti au milieu d'une nappe d'eau formée par le Mincio qui, après avoir été resserré, au sortir du lac de Garda, par les dernières sommités des Alpes Tyroliennes, ralentit son cours en arrivant dans la plaine et s'étend en lacs et marécages. On pénètre dans la place par deux ponts, et trois digues, prolongemens des routes de Legnago, Vérone, Brescia, Cremona et Borgoforte. La plaine au nord n'a pas, dans sa plus grande largeur, plus de 8 à 10 lieues, elle se termine aux Alpes dont la pente de plus en plus ardue s'élève jusqu'aux sources des fleuves. On descend de Trente dans la plaine par trois chaussées voiturbables. La plus directe débouchant sur Vérone longe la rive gauche de l'Adige par Roveredo et Dolce; elle a plusieurs embranchemens sur la rive droite. La plus divergente suit l'étroite vallée de la Brenta et se confond à Vicence avec la chaussée de la Carinthie, la troisième cotoie la rive gauche de la Chiesa pour aboutir à Brescia.

Les deux premières n'ont de communication que par un mauvais chemin de traverse, tout le reste est impraticable; elles sont, l'une et l'autre, coupées par l'Adige, courant rapide et profond, large d'environ 120 mètres, dont les ponts sont couverts par les remparts de Vérone, Legnago et Chiusa.

On passe de la première à la troisième au moyen des embranchemens de la chaussée du Tyrol, sur la rive droite de l'Adige. Celui qui traverse Riva, se réunissant à la route de Brescia, est intercepté comme elle par la Rocca-d'Anfo. Les autres, la Strada Postale et la Strada Imperiale rencontrent entre le lac et l'Adige des obstacles non moins sérieux: d'abord les escarpemens de la Corona que flanquent à droite Montemagnone, à gauche Montebaldo et qui forment, dans toute la largeur du massif, une vaste redoute carrée: puis un amphitéâtre d'où descendent le Tasso et plusieurs torrens dont cette petite rivière absorbe les

(1) Voir la deuxième carte.

eaux : puis enfin, le plateau de Rivoli s'élevant comme un bastion d'une demi-lieue de diamètre dans les contours du Tasso qui l'enveloppe avant de tomber dans l'Adige.

Les deux chaussées se croisent auprès de Rivoli : elles longent l'une l'Adige, l'autre la crête de Montemagnone, entièrement séparées par le revers à pic de cette colline. Avant leur jonction elles sont impraticables pour l'artillerie et la cavalerie; mais à partir du plateau, la première n'ayant plus d'issue aux bords du fleuve, monte par une rampe très raide; elles présentent, réunies, une communication voiturable.

Il résulte de cette disposition des localités, que les impériaux étaient dans la nécessité, soit d'engager leurs colonnes dans trois routes divergentes où elles ne pouvaient pas se flanquer mutuellement; soit de s'avancer en masse, sur un sol entrecoupé où l'on ne peut se déployer, où l'on marche séparé par des murailles naturelles aussi complètement que par de grandes distances.

Les divisions françaises, au contraire, postées à Legnago, Vérone, la Corona, Rivoli et Salo, avec leurs réserves sur le Mincio, étaient à portée de se prêter rapidement secours et de se concentrer. Il y a en effet de Legnago à Vérone 8 lieues; même distance de Vérone à la Corona; six lieues de la Corona au Mincio : même distance du Mincio à la Chiesa. Les communications nombreuses qui traversent la plaine en tous sens donnaient la facilité de transporter partout le matériel et les approvisionnements.

La garnison de Mantoue, commandée par Canto d'Irlès, essaya d'abord de tenir la campagne et de fortifier les têtes des digues qui conduisent dans la place; mais ce dessein échoua. Serurier enleva d'assaut le faubourg de Saint-Georges, Augereau chassa les Autrichiens du moulin de Cérèse et acheva de fermer les entrées par les marais; il ne resta plus aux assiégés de lien avec la terre ferme que du côté de la citadelle qui fut étroitement bloquée.

## II.

## OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Passage du Rhin.—Combat de Siegburg 1<sup>er</sup> juin).—D'Altenkirchen (4).—De Wetzlar (5).—D'Ukerath (19).—De Friedberg (13 juillet).—Occupation de Francfort (16).—Prise de Wurzburg (4 août).—Combat de Forcheim (7).—De Sulzbach, Amberg et Wolferring (17 à 21).—De Neumarkt (22).—D'Amberg (24).—De Burg-Eberach (29).—Bataille de Wurtzbourg (3 septembre).—Retraite de Jourdan (4 à 9).—Combats de Giessen et Limbourg (16).—D'Altenkirchen (19).—Fin de la campagne, armistice.

Cependant Jourdan et Moreau, dont l'inaction excitait les plus vives réclamations de la part de Bonaparte, commencèrent à se mettre en mouvement. Le gros des forces impériales était resté entre la Nahe et le Speyerbach. Kienmayer et le prince de Wurtemberg, avec la droite de l'archiduc Charles, observaient les débouchés de Dusseldorf et de Coblenz, la gauche de Wurmser sous Sztarray, Frœlich et le prince de Condé bordaient le Rhin, depuis Mannheim jusqu'à la Suisse.

Les deux armées républicaines avaient reçu une organisation puissante : elles étaient divisées en corps d'armée et réserve.

Kleber, avec la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, formée des divisions Colau et Lefebvre, occupait Dusseldorf. Jourdan, commandant en personne le centre (divisions Championnet, Grenier, Bernadotte) s'étendait de la Nahe à Neuwied; Marceau à droite couvrait la Nahe avec sa division et celle de Poncet; Bonneau commandait la réserve.

Desaix (divisions Beaupuy et Delmas) formait la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, et Saint-Cyr (Duhesme, Taponnier) le centre cantonné sur le Speyerbach; Ferino (Tarreau et Laborde) la droite au-dessus de Strasbourg, et Bourcier la réserve de la cavalerie.

Ces deux belles armées, qu'à défaut de succès décisif, ont illustrées leur bravoure, leur sévère discipline et les vertus de leurs généraux,

avaient jusque-là soutenu l'effort de la guerre; la première en sauvant la Flandre, puis en faisant la conquête de la Belgique et des provinces Rhénanes; l'autre, en défendant pied à pied les défilés des Vosges, les lignes de la Sarre et de Weissenbourg.

Journal seul avait l'accès de la rive droite du Rhin, il entra le premier en campagne. Kleber se déploya hors des retranchemens de Dusseldorf, battit Kienmayer à Siegbrug et le rejeta sur le prince de Wurtemberg qui occupait les hauteurs d'Altenkirchen avec 15,000 hommes; il les attaqua réunis, leur prit 2000 hommes, 12 canons, et les poursuivit jusqu'à la Lahn, qu'ils passèrent à Nassau pour prendre position à Limbourg; les vainqueurs se rangèrent sur la rive droite et de part et d'autre on attendit des renforts.

L'archiduc, avec toute son armée, accourut au secours de ses lieutenans; Jourdan porta son centre au-delà du pont de Neuwied, et Marceau poussa par la rive gauche jusqu'aux portes de Mayence.

Le premier soin de Jourdan fut de chercher à se rendre maître de la haute Lahn afin d'appuyer sa gauche à la ligne de neutralité prussienne. Il dirigea Lefebvre sur Wetzlar. Celui-ci, trouvant la ville occupée et l'ennemi en position derrière la Lahn, entreprit de forcer le cours de cette rivière; mais l'archiduc exécutait la manœuvre que son adversaire avait voulu prévenir: il appuyait à droite pour déborder l'armée française et il se trouvait en personne sur le champ de bataille. Lefebvre perdit plusieurs canons et fut replié. Les impériaux s'étendirent de Wetzlar à Dillenburg. Jourdan, menacé par les mêmes combinaisons que l'année précédente, se détermina par les mêmes motifs à se replier. Il gagna le Saynbach, et couvert par ce ruisseau il rentra dans Neuwied en contenant l'ennemi. Kleber retourna à Dusseldorf où il parvint, après avoir victorieusement soutenu un rude combat, à Ukerath, en avant de la Sieg.

Quelques jours après, l'archiduc, rappelé sur le Haut-Rhin par les succès de Moreau, ne laissa en présence de l'armée de Sambre-et-Meuse que Wartensleben à la tête de 40,000 hommes. Elle déboucha de nouveau, chassa de position les impériaux, les battit à Friedberg, occupa Francfort, détacha 25,000 hommes sous Marceau pour masquer Ehrenbreitstein et Mayence et, réduite à 46,000 hommes, s'attacha aux pas du général ennemi qui se retirait par la vallée du Mein.

Ses ordres lui prescrivant de le déborder par la droite, il fut obligé de suivre les sinuosités de la rivière, et après avoir pris Wurtzbourg, d'occuper successivement Gemund et Schweinfurth. L'ennemi s'arrêta un moment à Bamberg, fit rentrer ses convois, sous escorte, en Bohême, puis s'étendit sur la Wissent. Jourdan lui enleva Bamberg, et l'ayant

attaqué et battu à Forcheim, il le força de se retirer sur Amberg, par la traverse de Neukirchen; il le poursuivit l'épée dans les reins, et après de légers engagements à Sulzbach, à Amberg à Wolffering, il le rejeta définitivement au-delà de la Naab. Là il fit halte et détacha sur sa droite, à Neumarkt, Bernadotte pour observer l'archiduc et tendre la main à l'armée de Rhin-et-Moselle.

Ce fut alors que le vice des dispositions qui avaient engagé les deux armées républicaines sur deux lignes se fit cruellement sentir. Bernadotte fut inopinément attaqué à Neumarkt par des forces supérieures; il resta maître du champ de bataille; mais apprenant qu'une seconde colonne survenait par la droite sur ses derrières, il se retira à Altorf. Jourdan, informé de ce mouvement, se hâta d'envoyer Bonneau au secours de Bernadotte et lui même se rapprocha du théâtre des évènements. Déjà sa tête de colonne atteignait Sulzbach lorsqu'il apprit que Bernadotte était poussé, par une forte colonne d'impériaux sous les ordres de Hotze, jusqu'à la Pegnitz, et que l'archiduc en personneramenait Bonneau sur Amberg. La nécessité de rallier ce dernier suspendit sa retraite. Son inquiétude était grande: qu'était donc devenu Moreau? comment avait-il lâché prise et permis à l'archiduc de déborder sur son flanc droit? Pris entre les colonnes de ce prince et Wartensleben, il réussit dans cette situation critique à éviter un engagement général; mais l'arrière-garde soutint à Amberg un rude combat où deux bataillons continrent long-temps les forces ennemies et succombèrent jusqu'au dernier homme.

D'un autre côté, après avoir contraint Bernadotte à se retirer à Forcheim, il occupa Lauf et Nuremberg; de telle sorte qu'au moment où Jourdan pliait sous le poids de ses deux adversaires, par la chaussée qui longe la Pegnitz, cette route était déjà coupée, et l'armée entière s'enfonça par un à-droite dans la traverse difficile de Neukirchen; les bagages couverts par Kleber gagnèrent Pegnitz au moyen d'un long détour. Ce mouvement n'était point sans péril; la longue file des voitures obstruait l'étroit défilé et ne laissait point d'espace aux colonnes de marche. Il y eut un instant d'embarras général, un désordre qui eût été désastreux, si l'on eût été attaqué. Heureusement l'ennemi ne parut pas; on eut le temps de se déblayer et l'on arriva enfin sur la Wissent où l'on prit position; mais Hotze ayant passé la Rednitz poussait des partis jusqu'au Mein. Jourdan le fit attaquer par Bernadotte qui, après un combat de peu d'importance livré à Burg-Eberach, balaya la route de Bamberg à Schweinfurth. L'armée gagna cette dernière ville par les deux rives du Mein.

Là Jourdan reçut des dépêches qui lui annoncèrent que Moreau ve-

naît de battre Latour sur la Lech; on savait qu'un mouvement de troupes avait lieu du Mein au Danube; on pensa que l'archiduc, satisfait d'avoir rendu l'attaque à Wartensleben, retournait à sa ligne d'opération. Dès-lors la retraite était sans motifs. On fit halte pour reprendre l'offensive.

Le plan du général en chef était de s'appuyer sur la place de Wurtzbourg pour attendre l'ennemi dans le pli que forme le Mein, livrer bataille et, si la fortune le secondait, déboucher par Dettelback et Kintzingen pour ressaisir Nurnberg; ou si elle trompait ses efforts, gagner Francfort et Mayence et rallier les 25,000 hommes de Marceau. Mais, tout en cherchant à s'ouvrir la route de Francfort, il ne voulut point s'exposer à perdre celle d'Hammelbourg, et, de peur d'être tourné par la gauche, il laissa Lefebvre à Schweinfurth avec 11,000 hommes; puis il se mit en marche pour Wurtzbourg à la tête de 30,000 hommes. Ces mesures, inspirées par l'idée que l'on allait combattre à forces égales, étaient insuffisantes contre les masses de l'archiduc. Au sortir de Schweinfurth, on apprit que Hotze était maître du pont de Kintzingen, et l'on commença à concevoir des inquiétudes pour Wurtzbourg dont les approches étaient en effet couvertes par l'ennemi.

Le 3 septembre, au milieu d'un brouillard épais, on fit les dispositions de la bataille où le sort de l'Allemagne allait être décidé. Jourdan, ne croyant rencontrer d'autre obstacle qu'une avant-garde, s'apprêtait à lui passer sur le corps; mais sa tête de colonne se heurta contre deux divisions que l'archiduc avait fait filer en avant de Wurtzbourg. En même temps sa gauche fut débordée et séparée de Lefebvre par divers corps qui franchirent le Mein sur tous les points. A onze heures, le brouillard s'étant dissipé, Jourdan reconnut que les impériaux étaient en forces doubles, que sa droite était vigoureusement contenue, que son centre allait être vivement assailli, et que sa gauche, menacée par une nombreuse cavalerie était compromise. Il était trop tard pour appeler Lefebvre sur le champ de bataille, il fallait donc renoncer à rentrer dans Wurtzbourg. On ne combattit plus que pour assurer la retraite qui s'opéra heureusement sur Arnstein sans que l'ennemi eût pu rompre ou entamer l'armée. Lefebvre la rejoignit par Arnbach et l'on continua à rétrograder en deux colonnes jusqu'à la Lahn où Marceau se rendit par Nassau, Dietz et Limbourg.

On espérait encore défendre la Lahn; mais l'archiduc était déterminé à ne point laisser de relâche à l'armée française, à la rejeter au-delà du Rhin, et à se rabattre ensuite sur Moreau. Comme au début de la campagne, il menaça Vetzla et Giessen, puis, lorsqu'il eut attiré Jourdan, il se renforça d'un détachement de la garnison de Mayence et tomba en

masse à Dietz et Limbourg sur Marceau qui fut rompu. La ligne de la Lahn était perdue et la situation devenait délicate; la retraite sur Neuwied était interceptée, il fallait gagner la Sieg au risque d'y être prévenu. Marceau se dévoua au salut de l'armée, dont il assura la marche, en couvrant son flanc droit et en disputant le terrain pied à pied à un ennemi supérieur en nombre et victorieux. En avant d'Altenkirchen ce jeune général, dont la courte carrière a jeté tant d'éclat, soutint un dernier choc durant lequel Jourdan se mit enfin hors de péril, mais qui lui coûta la vie. Atteint mortellement il tomba mourant entre les mains des impériaux.

Le lendemain l'armée rentra dans les retranchemens de Dusseldorf et repassa le Rhin. A peu de jours de là, les restes de Marceau furent remis aux avant-postes français, et les impériaux, de concert avec ses anciens compagnons d'armes, lui rendirent les derniers devoirs. Il fut inhumé à Coblenz au bruit des salves d'artillerie tirées en même temps des deux côtés du fleuve.

Jourdan, mécontent du Directoire qui avait refusé de lui porter secours par un mouvement de l'armée du Nord, donna sa démission et fut remplacé par Beurnonville.

### III.

#### OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.

Combat du pont de Mannheim (14 juin).—Passage du Rhin, prise du fort de Kehl (23).—Combat de Renchen (29).—De Freudenstadt (3 juillet).—De Rastadt (6).—Bataille d'Esslingen (9).—Combat de Canstadt (29).—Bataille de Neresheim (11 août).—Mouvement de Moreau (16 à 19).—De l'archiduc (16).—Invasion de la Bavière (24).—Manœuvres de Moreau (1<sup>er</sup> au 10 septembre).—Sa retraite.—Bataille de Biberach (2 octobre).—Occupation du val d'Enfer (11).—Bataille d'Emmendingen (19).—Candern et Schliengen (23-26).

Lorsque aux premiers mouvemens de l'armée de Sambre-et-Meuse, l'archiduc courut à la Lahn, les victoires de l'armée d'Italie produisirent

une diversion plus importante; Wurmser reçut l'ordre de se rendre dans le Tyrol avec 30,000 hommes d'élite : le reste de ses troupes, dont Latour prit le commandement se rapprocha du pont de Mannheim; Moreau les ayant fait attaquer les contraignit à se renfermer dans la place.

La rive gauche du Rhin était encore une fois libre d'ennemis, et le Directoire croyant Jourdan renfermé tout entier au-delà du fleuve, il enjoignit à Moreau de tenter le passage de vive force. Celui-ci continua ses démonstrations devant la tête du pont de Mannheim et, pendant ce temps, ses divisions filèrent à marches forcées jusqu'à Strasbourg. Là, dans la nuit du 23 au 24 juin, Desaix se mit à la tête de 2500 hommes qui s'embarquèrent et surprirent, avant le jour, le fort de Kehl; on le mit sur-le-champ en état de défense et l'on commença à construire un pont qui fut achevé le 25 à midi. Dès le soir 40,000 hommes étaient déployés sur le territoire allemand. Cette force fit fléchir en demi-cercle le cordon des impériaux; Condé et Frœhlich remontèrent les vallées du Rhin et de la Kintzig; les contingens de Souabe prirent position sur la crête des montagnes à Freudenstadt, et les Saxons se replièrent sur Sztarray qui rangea derrière la Rench environ 10,000 hommes. Desaix courut à ce général, l'attaqua de front en débordant la gauche par Oberkirch, lui enleva 1200 hommes et le poursuivit jusqu'à Bühl.

Cependant l'armée continuait à défiler. Saint-Cyr accourant du pont de Mannheim avait repris son rang de bataille. Le matériel, les bagages, la cavalerie et 50,000 hommes avaient franchi le Rhin; il ne restait plus à l'autre rive que deux divisions postées : l'une au pont de Mannheim, l'autre à Huningue. Moreau, en groupant ses forces avec l'art dont le général en chef de l'armée d'Italie venait de donner de si brillans exemples, pouvait écraser tour-à-tour ses adversaires, mais Moreau était méthodique, et il se borna à la stricte exécution des ordres du Directoire.

Le premier but était d'éloigner du Rhin le théâtre de la guerre afin de dégager Jourdan. Il fallait donc attirer l'archiduc dans la vallée du Neckar au-delà des Alpes de Souabe. Tandis que Ferino occupe Biberach et Freibourg et assure les derrières de l'armée en contenant Frœhlich et Condé, Saint-Cyr, après avoir déposé de Freudenstadt les troupes allemandes, se rend maître de la chaîne des Alpes, pousse un détachement jusqu'à Horb, sur le Neckar, et s'avance sur le sommet des hauteurs, parallèlement à Desaix, qui marche aux impériaux par la chaussée d'Heidelberg.

Latour, s'étant porté au secours de Sztarray, 25,000 hommes se préparaient à disputer le passage de la Murg. Desaix fit contre eux les mêmes dispositions qu'aux bords de la Rench; il engagea l'action à Rastadt

et Kuppenheim, pendant que sa droite tournait l'ennemi par Gernsbach. Latour perdit 1000 hommes, et vida le champ de bataille pour rétrograder jusqu'à l'Alb où l'archiduc venait d'arriver.

Ce prince, ayant laissé entre le Mein et la Lahn le gros de son armée sous les ordres du général d'artillerie Wartensleben, amenait à Latour un renfort de 20,000 hommes.

L'Alb, comme la Murg, comme la Rench, tombe presque à angle droit dans le Rhin, puis se repliant brusquement sur lui-même, à hauteur d'Oppenau, coule dans sa partie supérieure parallèlement au fleuve; c'est donc une mauvaise ligne de défense puisque le progrès de la droite des assaillans a pour effet de la déborder. L'archiduc, ayant pris le commandement en chef, se résolut à l'offensive; il fit occuper fortement le plateau qui domine les sources de l'Alb et, pivotant sur ce point d'appui, il déploya sa droite en avant pour éloigner les Français du fleuve et les acculer aux montagnes.

Cette combinaison eut d'abord du succès. D'Ettlingen au Rhin, l'ennemi, débouchant dans la plaine, soutenu par une nombreuse cavalerie, réussit après de longs efforts à faire reculer Desaix jusqu'à Radstadt; mais Saint-Cyr partant de Wildbad emporta l'épée à la main le plateau qui flanquait la gauche des impériaux et menaça de le jeter dans le Rhin.

L'archiduc était plus compromis que l'armée républicaine; il n'avait point comme elle de réserves, et il pouvait, avec raison, craindre d'être resserré entre le Rhin et le Neckar de manière à perdre sa retraite sur Stuttgart; il évacua le champ de bataille pour prendre position à Pfortzheim sur l'Enz, affluent du Neckar. Ce mouvement découvrant la route de Heidelberg, Moreau appela à lui son extrême gauche qui passa le Rhin à Spire et le rejoignit à Bruchsal. En même temps Ferino, poussa l'ennemi au-delà de Freiburg, et d'Hornberg; la division de Laborde, débouchant d'Huningue, poursuivit dans la direction de Stuhlingen, Wolf qui jusqu'alors l'avait contenu. Le prince Charles donna rendez-vous sur le Danube à ses divisions du Haut-Rhin. Le demi-cercle qui s'était formé devant les Français au sortir de Kehl, se déployant parallèlement au Rhin pour pivoter ensuite sur l'aile gauche, l'occasion d'un succès décisif se présentait encore. Moreau ne la saisit point; il s'étendit dans la même direction en appuyant au Danube.

Sur ces entrefaites, les princes de Souabe et de Bavière traitèrent avec la république. L'archiduc, affaibli de leurs contingens, se porta de Pfortzheim à Stuttgart. Moreau le suivit pas à pas. Saint-Cyr entra dans Stuttgart et poussa jusqu'au Neckar. Son avant-garde trouva de la résistance aux ponts de Canstadt et d'Esslingen; mais, lorsqu'il se fut concentré pour une attaque plus sérieuse, les impériaux avaient abandonné la position,

et s'étaient engagés, pour traverser le Rauhe-Albe, dans les défilés que parcourent la Rems, la Fils et l'Erms. En même temps Frœhlich descendit la rive du Danube, Wolf se mit à côtoyer le lac de Constance, et Condé prit une direction intermédiaire par Mindelheim et Landsberg.

Sur 80 lieues de front, l'Allemagne était couverte de colonnes en marche; le prince autrichien, afin de surveiller les mouvemens sur sa droite, marchait avec le gros de ses forces par la route de Canstadt à Gemünd. Mais Moreau, pour se lier avec Ferino, s'était distribué en sens inverse de son adversaire qui se trouvait poursuivi par la moindre des colonnes françaises. Il en profita pour la ralentir, et la contint d'abord à Gemünd, puis sur les sommités de l'Albe, après quoi il prit position en avant du Danube de Nœrdlingen à Ulm, occupant Aalen et Heidenheim.

Moreau, débouchant à sa suite de Rauhe-Albe, avait déployé 45,000 hommes au pied de ces monts sur un front de 8 lieues, la droite au-delà d'Heidenheim; le centre en avant de Neresheim, et la gauche entre Neresheim et Nœrdlingen. Les impériaux en pareil nombre étaient rangés le dos au Danube. Il y avait presque analogie entre les deux positions: les Français avaient derrière eux les défilés qu'ils venaient de franchir, et les ennemis, le fleuve dont il s'agissait de défendre le passage. L'archiduc prit la téméraire résolution de livrer bataille dans le but de retarder la jonction entre Moreau et Jourdan, alors très rapprochés. Il y avait de part et d'autre péril égal à tenter une de ces manœuvres hardies qui entraînent de grands résultats, et cette circonstance devait donner au combat un caractère indécis; néanmoins il s'engagea vivement sur toute la ligne. Les impériaux parvinrent à séparer le centre et la gauche des Français en perçant jusqu'à Heidenheim, mais là se bornèrent leur succès, partout ailleurs ils trouvèrent une ferme résistance et, à la nuit, leur général, convaincu de l'inutilité d'un nouvel effort, passa les ponts de Dillingen et de Donauwerth, les fit sauter et se retira derrière le Lech où ayant rallié Frœhlich, Condé et ses renforts, il se trouva à la tête de 60,000 hommes.

Cette journée n'eut point de conséquences. Moreau était à même de la rendre décisive. La rive gauche du Danube une fois déblayée, il pouvait se porter rapidement sur Jourdan maître alors de Nurenberg, et les deux armées réunies eussent été dès lors en position de dicter la paix au cabinet de Vienne. Mais les fatales instructions du Directoire lui prescrivaient d'opérer sur la rive droite; il n'osa pas prendre sur lui de les enfreindre, et dans le but de se porter sur le Lech, il se mit à réparer les ponts détruits par l'ennemi. Au même moment Jourdan s'approchait de la Naab; l'intervalle entre les deux armées républicaines n'avait point cessé de s'agrandir, et celle de Sambre-et-Meuse prêtait le flanc aux

forces de l'archiduc. On en a vu, dans le chapitre précédent, les funestes conséquences. Le prince saisit l'occasion avec une rare habileté. Pour masquer son mouvement et contenir Moreau, il laissa sur le Lech Latour avec 35,000 hommes, et prenant 25,000 hommes d'élite, il passa le Danube en deux colonnes à Neubourg et Ingolstadt. Là, il apprit que Wartensleben avait reculé jusqu'à la Naab; il manœuvra alors par l'Altmühl et marcha sur le front de Bernadotte par Riedembourg, tandis que Hotze le tournait par Dietfurt et Beilengries.

Moreau crut produire une diversion puissante en pénétrant en Bavière. Il manqua encore d'inspiration. Ce n'était point Latour qu'il fallait menacer; c'était l'archiduc; il fallait le suivre sur le Pegnitz, le refouler sur l'armée de Sambre-et-Meuse, et le prendre entre deux feux.

Le passage du Lech fut vaillamment forcé sur trois points. Latour fut battu à Friedberg et poursuivi par les routes de Munich et de Ratisbonne; mais ces succès n'eurent point de suites. Le prince loin d'en être ému se contenta d'envoyer d'Amberg le corps de Nauendorf pour raffermir Latour, et il n'hésita pas à se porter rapidement au Mein. Cependant Moreau continua à s'avancer en Bavière. Sa droite et son centre flanqués par Desaix en position à Geisenfeld menaçaient Munich et Freising, quand Nauendorf entrant en ligne, attaqua Desaix et se fit battre complètement. Cet incident détermina le général en chef à revenir sur ses pas, et à pousser une forte reconnaissance de l'autre côté du Danube. Il se mit à cheval sur le fleuve, le centre à Ingolstadt, la gauche à Eichstadt, et la droite à Geisenfeld. C'est là qu'il apprit enfin la situation de Jourdan et de l'archiduc, c'est là qu'il prit le parti de rétrograder sur la rive droite du Danube.

Il battait en retraite avec 60,000 hommes. Latour en avait environ 36,000, rien n'était donc compromis si l'on arrivait au Rhin avant que l'archiduc pût disposer de forces assez considérables pour barrer le passage. Cette seule considération suffisait à indiquer la route à suivre: c'était évidemment celle qui s'éloigne le plus de la Lahn; Moreau rappela Desaix qui s'était avancé dans la direction de Nurnberg, et pour ne point perdre à l'attendre des momens précieux, il lui prescrivit de se rendre à Neubourg où lui-même conduisit le centre. Cependant Latour conçut le dessein de rompre cette dernière colonne et de s'opposer par un coup hardi à la jonction des ailes, mais il aborda avec un trop petit nombre son adversaire, et se fit culbuter.

L'armée se mit sans obstacle en ligne sur la rive droite du Lech, et cette rivière franchie, elle prit en trois colonnes la route qui longe le Danube, celle d'Augsbourg et celle de Landsberg. Latour suivit pas à pas sa marche.



**MOREAU (Jean-Victor),**

Né à Morlaix en 1763. — Général en chef de l'armée du Nord en 1794, — de l'armée de Rhin-et-Moselle en 1796, — de l'armée du Rhin en 1800. Tué en 1813, le 26 juillet, devant Dresde dans les rangs ennemis.

**Sa retraite (1796).**

...the first part of the ...  
...the second part of the ...  
...the third part of the ...  
...the fourth part of the ...  
...the fifth part of the ...

...the sixth part of the ...  
...the seventh part of the ...  
...the eighth part of the ...  
...the ninth part of the ...  
...the tenth part of the ...

...the eleventh part of the ...  
...the twelfth part of the ...  
...the thirteenth part of the ...  
...the fourteenth part of the ...  
...the fifteenth part of the ...

...the sixteenth part of the ...  
...the seventeenth part of the ...  
...the eighteenth part of the ...  
...the nineteenth part of the ...  
...the twentieth part of the ...

...the twenty-first part of the ...  
...the twenty-second part of the ...  
...the twenty-third part of the ...  
...the twenty-fourth part of the ...  
...the twenty-fifth part of the ...

Ulm n'était pas occupé. Desaix y jeta quelques troupes, et s'en servit un moment pour contenir la droite de l'ennemi. Aussitôt qu'il l'eut évacué, Latour détacha sur Tubingen le corps de Nauendorf pour ouvrir la communication avec la gauche du prince Charles commandée par Petrasch et pour occuper Rothweil; en même temps il étendit sa gauche du côté de Schussenried dans le but de tourner Ferino et de le prévenir sur le lac de Constance.

Il était nécessaire d'arrêter ces entreprises et de livrer bataille. Moreau concentra Desaix et Saint-Cyr autour du lac de Feder. Là il attend que son adversaire ait passé le Riss; lorsqu'il le voit déployé au-delà de la rivière, il court à lui, perce sa ligne, et entre dans Biberach, son unique débouché, et ne lui permet de se frayer passage qu'au prix de 4000 prisonniers, 4000 morts et blessés, et 18 canons.

Après cette brillante victoire, Moreau était maître de rentrer à Strasbourg par la vallée de la Kintzig en écrasant Nauendorf et Petrasch ou de continuer à suivre sa ligne de retraite : ce dernier parti lui parut moins hasardeux. Il dirigea ses convois et ses prisonniers le long du Rhin sur Huningue, après quoi il laissa Ferino, en arrière-garde à Tuttlingen, et chargea Saint-Cyr d'ouvrir par Neustadt, la gorge du val d'Enfer, pendant que Desaix prit position à Rothweil pour attirer et retenir les corps impériaux. Saint-Cyr parvint à Freiburg sans rencontrer d'obstacle sérieux. Ferino d'abord, puis Desaix le suivirent, et l'armée entière se déploya dans la vallée du Rhin. De son côté l'archiduc accourait; déjà sa gauche après avoir replié les faibles postes laissés par Moreau en observation devant Mannheim, avait tenté d'enlever Kehl par un coup de main; repoussée avec vigueur par la garde nationale de Strasbourg, l'archiduc se mit lui-même en marche pour couper la retraite de Moreau.

Toutes les forces opposées étaient donc en présence; elles se rapprochèrent encore, Moreau pour dégager Kehl, l'archiduc pour couvrir les opérations du siège.

Les deux armées se heurtèrent à Emmendingen et sur l'Elz, et ce rude choc ne produisit rien de décisif; cependant les Français désespérant de rompre les impériaux, se replièrent à Freiburg, d'où Desaix se rendit à Neuf-Brisach; les deux autres corps reculèrent jusqu'à Huningue et passèrent le pont après avoir soutenu à Candern et Schliengen de brillans combats.

Telle fut cette retraite qu'on a si diversement jugée. Si la critique ne s'adresse qu'aux combinaisons stratégiques, il est indubitable que Moreau a commis une grande faute en ne liant point, dès le départ de l'archiduc, ses opérations à celles de l'armée de Sambre-et-Meuse. Mais à la prendre isolément, une marche rétrograde de 80 lieues, sans magasins,

sans ressources, au milieu de populations ennemies, fait le plus grand honneur aux généraux et à l'armée qui l'ont exécutée sans perdre un canon et en remportant une victoire signalée.

Les deux armées d'Allemagne rejetées au-delà du Rhin, le prince Charles se borna à suivre les sièges de Kehl, et de la tête de pont d'Huningue. Tout l'intérêt de cette guerre qui avait embrassé un espace de deux cents lieues fut concentré aux bords de l'Adige; c'est de là qu'on attendit les coups décisifs, c'est sur Bonaparte seul que se portèrent les regards de la France et de l'Europe.

#### IV.

##### SUITE DES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Combats de la Corona (29 juillet).—De Salo (29-30).—De Salo et Lonato (31).—Prise de Brescia (1<sup>er</sup> août).—Combats sur le Mincio (2).—De Salo et Gavardo (2).—Déblocus de Mantoue (2).—Bataille de Lonato (3).—Bataille de Castiglione (5).—Bataille de Roveredo (4 septembre).—Combat de Primolano (7).—Bataille de Bassano (8).—Prise de Legnago par Wurmsér (9).—Combats de Cerea (11).—De Villimpenta (2).—Deuxième déblocus de Mantoue (13).—Combat de Due Castelli (14).—Bataille de Saint-Georges (19).—Bataille de Fonteniva (6 novembre).—Prise de Trente par les Autrichiens (6).—Bataille de Caldiero (12).—Bataille d'Arcole (15, 16 et 17 novembre).

Bonaparte répara les désastres des armées d'Allemagne. Il avait tiré des places du Milanais, qui toutes avaient capitulé, un immense matériel, et il foudroyait les remparts de Mantoue, dont la réduction semblait prochaine, quand Wurmsér descendit des montagnes du Tyrol, à la tête de 60 à 70,000 hommes.

Serurier commandait la division de siège (3 brigades, 8 à 10,000 hommes); il était couvert, 1<sup>o</sup> par Sauret (2 brigades, 4500 hommes), qui occupait Salo, Gavardo, Termini et Gazzano; 2<sup>o</sup> par Massena (5 brigades, 15,000 hommes), dont les forces étaient ainsi échelonnées : à

l'avant-garde, sous Joubert, 3 bataillons barraient, au pied de Monte-Mayone, la Route de poste (*la Strada postale*), le reste de la brigade sur les hauteurs de la Corona; la seconde ligne, une brigade en position sur le plateau de Rivoli; en troisième ligne, une brigade à l'embouchure du Tasso et à Bussolengo, le surplus dans Vérone; 3<sup>e</sup> par Augereau, revenu de l'Italie centrale avec une partie de sa division, postée à Ronco et Legnago (5000 hommes, 2 brigades); 4<sup>e</sup> et par les réserves d'infanterie et de cavalerie sous Despinois (4700) et Kilmaine (1600), occupant Peschiera et Valeggio.

Total général, environ 44,000 hommes. C'était l'ancienne armée d'Italie renforcée par l'armée des Alpes, dont les faibles divisions, sous Sahuguet, Monard, Macquart et Vaubois, tenaient garnison dans les villes du Piémont et de la rive droite du Pô.

Les Français, déduction faite du corps de siège, n'avaient que 34,000 combattans à opposer au premier choc de l'armée impériale; l'Italie entière en attendait l'effet avec anxiété; on osait à peine se livrer à l'espérance. Comment une poignée d'hommes pourrait-elle tenir contre les forces immenses qui s'avançaient et que l'on exagérait à dessein? La liberté qu'on avait cru saisir allait donc échapper sans retour! Les souverains ne dissimulaient ni leur joie, ni leurs projets, et leurs émissaires réveillaient le souvenir des désastres passés qui avaient mérité à l'Italie le nom de *tombeau des Français*.

Au bruit de la marche de Wurmser, Bonaparte quitte Milan pour porter son quartier général à Castel-Novo, où il arrive le 29 juillet.

Dans cette journée, le feu s'ouvrit sur tous les points d'attaque; vers trois heures du matin, 8000 hommes débouchant par la Route de poste (*la Strada postale*) et la Route impériale (*la Strada imperiale*), tombèrent sur l'avant-garde de Masséna; Joubert s'était couvert de quelques redoutes, mais imparfaitement. La difficulté des reconnaissances, dans un pays coupé, parmi des habitans affectionnés à l'Autriche, ne lui avait point permis de mesurer les forces adverses; il fut donc surpris: cependant la résistance fut héroïque. Un seul bataillon défendit, pendant cinq heures, l'entrée de la Route de poste (*la Strada postale*), et les postes de la Corona étaient encore intacts quand un corps nombreux ayant tourné le revers extérieur du Montebaldo, se montra du côté de Lumini, menaçant de passer le Tasso sur les derrières de la brigade française et de la prévenir à Rivoli; dès-lors Joubert commença à battre en retraite. Au même instant un troisième corps, débordant sur la rive gauche de l'Adige, les débris de la colonne engagée dans le défilé de la Route de poste (*la Strada postale*), se mit à la canonner à revers; elle chercha à se retirer, mais elle fut enveloppée et enlevée. Ce désastre, dé-

couvrant la rampe de Rivoli, fit craindre à Massena de ne pouvoir se maintenir sur le plateau; il ordonna un mouvement général en arrière, en se dirigeant vers les sources du Tartaro. De l'autre côté du lac, Sauret avait négligé la Rocca d'Anfo, trois divisions se déployèrent sans obstacle au-delà du défilé; celle de droite, traversant le mont Saint-Osetto, pointa sur Brescia, où elle entra sans brûler une amorce; le centre suivit la chaussée jusqu'à Gavardo; la gauche s'avança dans le val de Toscolano, en repliant les postes français. Sauret, vivement pressé, évacua Salo pour se retirer à Dezenzano, abandonnant Guyeu et une demi-brigade dans le bâtiment où elle était casernée; enfin, à la gauche de l'Adige, l'avant-garde impériale s'avança par les hauteurs jusqu'aux glaciés de Vérone.

Ces faits, dont les rapports arrivaient d'heure en heure au quartier général de Castel-Novo, dévoilèrent les projets de Wurmser; rien n'avait été signalé à la droite de Vérone, l'attaque se déployait donc de Vérone à Brescia; elle prenait à revers les positions de l'armée française et tendait à la concentrer sur Mantoue.

Tel était, en effet, le plan du feld-maréchal; il poussait son armée en trois corps, la gauche sous Davidowich (3 divisions, 12 à 15,000) par la chaussée du Tyrol, la droite sous Quasdanowich (3 divisions, 20,000) par celle de Brescia, et le centre, qu'il conduisait en personne (4 divisions, 32,000), entre le lac et l'Adige. Il espérait replier les corps d'observation sur les divisions de siège, et décider du sort de l'Italie en une seule journée, sous les murs de Mantoue.

Bonaparte prit aussitôt quelques mesures; il rappela Augereau de Legnago à Roverbella, et le renforça d'une brigade et de deux bataillons du corps de Serurier sous Dallemagne; ces troupes passèrent sur-le-champ à la rive droite du Mincio.

Le 30 juillet l'action continua: la droite de Quasdanowich acheva de s'établir dans Brescia, le centre poussa jusqu'à Ponte San-Marco, la gauche combattit toute la journée sans succès à Salo, pour enlever Guyeu qui, dénué de vivres, à peine pourvu de munitions, défendit, avec une constance admirable, un bâtiment ouvert. Massena, continuant son mouvement rétrograde, évacua Vérone, et disputa le terrain pied à pied du Tartaro au Mincio.

La marche de Wurmser s'opérait donc victorieusement; on ne pouvait plus s'y opposer par une défensive directe, il fallait manœuvrer pour l'arrêter.

Mais Bonaparte avait déjà saisi le vice capital des combinaisons de son adversaire; il les déjoua par un de ces traits de génie qui étonnent autant par leur simplicité que par leurs grands résultats.

Le feld-maréchal porte ses trois colonnes concentriquement sur Man-

toe, mais la droite, séparée des deux autres par le lac de Garda, n'a point de secours à en attendre. Attaquée par la masse de l'armée française, elle doit plier sous le faix; et si, après l'avoir mise hors de combat, on se retourne contre le centre des impériaux, on a la chance de le prendre au dépourvu cherchant à la rallier, et de les aborder toujours à nombre égal; ce fut ce qui arriva, mais au prix de prodiges inouïs de valeur et d'activité.

On sacrifia le siège de Mantoue, ses grands travaux, son riche matériel; on laissa au feld-maréchal la joie du premier succès, celle de délivrer et de ravitailler la place; et l'armée entière, se portant sur la gauche, courut à Quasdanowich, résolue à ne point lui laisser dépasser la pointe du lac de Garda.

Toute la journée du 31 et la nuit suivante furent consacrées à transporter les divisions françaises du Mincio à la Chiese. Pendant qu'elles débouchaient, Sauret et Dallemagne, devenus avant-garde, marchèrent, le premier sur Salo, le second sur Lonato, qu'il trouva occupé. Sauret chargea en flanc l'ennemi, toujours aux prises avec Guyeu, et lui enleva Salo. Dallemagne éprouva plus de difficultés; mais les renforts arrivant, il mit enfin en déroute la division autrichienne, qui se retira fort affaiblie sur Gavardo, où elle rejoignit les troupes chassées de Salo.

Pendant la nuit, Serurier enleva ses canons, détruisit les affûts, et conduisit sa division à Bozzolo pour garder, à tout événement, la route de Crémone, et donner le change au feld-maréchal. Augereau, par la route de Castiglione, Massena, par celle de Lonato, continuèrent à marcher sur Brescia.

Le 1<sup>er</sup> août, dans la matinée, Augereau parut aux portes de cette ville; la division ennemie ne la défendit pas, elle se hâta de gagner les positions de Saint-Osetto. Cependant Quasdanowich ayant appris que Sauret s'était retiré dès la veille à Dezenzano, rentra dans Salo; mais son corps d'armée, déjà presque désorganisé, n'inspirait plus à Bonaparte d'inquiétude sérieuse. Il fit poursuivre la droite par Despinois, à la tête de quelques bataillons; puis, chargeant Dallemagne et Guyeu d'en finir avec le reste, il tint le surplus de ses forces prêt à se porter contre d'autres ennemis.

De l'autre côté Davidowich, la cavalerie et le matériel de Wurmser défilèrent par les ponts de Vérone, où l'armée impériale se forma en trois colonnes, chacune d'environ 15,000 hommes, qui se mirent en marche pour le Mincio : Bayalitsch par Peschiera, Lyptai sur Borghetto, et le feld-maréchal en personne sur Mantoue.

Le lendemain, les deux premiers commencèrent à manœuvrer pour ouvrir la communication avec Quasdanowich. Bayalitsch, ayant mas-

qué Peschiera passa la rivière. Lyptai rétablit le pont qu'on avait fait sauter et entra dans Borghetto; l'un et l'autre poussèrent les arrière-gardes que Massena et Augereau avaient laissées sur le Mincio.

Wurmser fit à Mantoue une entrée triomphante à la vue des travaux abandonnés, du matériel détruit. A la nouvelle de la retraite de Serurier, il crut avoir jeté l'armée française au-delà de l'Oglio.

Pendant cette même journée, Guyeu, Dallemagne et Despinos furent constamment engagés contre Quasdanowich. Après une suite de combats partiels livrés à Salo et à Gavardo et dans le val de Sabbia, où il éprouva de grandes pertes, le général ennemi replia le gros de ses divisions à Termini. Bonaparte tout-à-fait rassuré sur sa gauche, ordonna à Massena et à Augereau de faire volte-face et de marcher au secours de leurs arrière-gardes toujours poussées par les deux colonnes opposées. L'une arriva en bon ordre à Lonato, Valette à la tête de l'autre se laissa rompre et abandonna aux impériaux la position de Castiglione qui lui était indiquée comme point de ralliement. Les deux divisions françaises passèrent la nuit à Ponte-San-Marco et Monte Chiaro.

Ainsi se vérifiaient les prévisions de Bonaparte. Quasdanowich réduit à la défensive ne songeait plus qu'à s'affermir en attendant le secours du feld-maréchal; Bayalitsch et Lyptai ne pouvaient le dégager qu'en écrasant les 20,000 hommes d'Augereau et Massena. On avait le temps de les écraser eux-mêmes avant que Wurmser, tout entier à la joie d'occuper Mantoue et de poursuivre Serurier, pût être détrompé.

Le 3 août, tandis que les détachemens de la gauche harcelaient le camp de Termini, le général en chef donna l'ordre à Augereau de déposter Lyptai, et lui-même conduisit Massena contre Bayalitsch. Celui-ci avait pris l'initiative, dès l'aube il avait culbuté l'avant-garde, fait prisonnier Pijon qui la commandait et enlevé Lonato. Il s'étendait déjà sur sa droite attiré par le canon de Quasdanowich qui se faisait entendre dans le val de Sabbia, quand Bonaparte, formant en colonne serrée, flanquée par un régiment de dragons, les 18<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> demi-brigades, se jette sur son centre et le rompt en deux tronçons; l'un fuit vers le Mincio, l'autre débordé par la colonne d'attaque cherche à gagner le lac et la route de Salo. Bonaparte lance à toute bride son aide-de-camp Junot et un régiment de cavalerie pour le charger en tête, et lui interdire le retour sur Dezenzano; en même temps, il le fait poursuivre par un corps d'infanterie. Junot tue de sa main six hulans et tombe grièvement blessé; mais son mouvement réussit, la colonne ennemie (4000 hommes environ) est rejetée sur Salo, puis apprenant que cette ville est occupée par Guyeu, elle s'enfonce à l'aventure dans les montagnes.

Cependant Bonaparte se portait au secours d'Augereau; du côté de

Castiglione, l'action était indécise, un premier effort avait replié Lyptai au-delà du ruisseau, mais il s'y maintenait avec fermeté et les renforts arrivant de part et d'autre prolongeaient le combat; néanmoins quand Bonaparte parut, Lyptai s'était déjà mis en retraite pour gagner le Mincio.

Dans cette journée Quasdanowich perdit le camp de Termini, son dernier appui sur la Chiese.

On était aux prises depuis six jours et sans qu'on eût livré de bataille rangée, l'armée impériale était affaiblie de moitié, en effet la droite ne comptait plus. Après avoir perdu 8 à 10,000 hommes, chassée de Termini, menacée à revers par le Saint-Osetto, elle repassa ( le 4 ) le défilé de la Rocca d'Anfo; laissant disponibles les forces qui l'avaient désorganisée.

Wurmser était donc réduit à son centre et à sa gauche. Mais le centre avait laissé à Castiglione et Lonato 8000 morts, blessés ou prisonniers, mais la gauche était en partie engagée sur la route de Crémone. De plus, en perdant la position de Castiglione qui domine la plaine et couvre les avenues de Mantoue, on s'était mis dans la nécessité de se rallier au Mincio. Cette circonstance décisive, comme on le verra tout-à-l'heure, laissait la division Serurier libre de ses mouvemens.

On fit de part et d'autre les apprêts d'un engagement général, on était à nombre égal, mais il n'y avait plus de comparaison entre le moral des deux armées. Bonaparte mit en outre de son côté la supériorité des manœuvres.

Le 4 août tout s'ébranle pour prendre poste sur le champ de bataille. Bonaparte lui-même courut à sa gauche presser la marche de ses colonnes. Sur le soir, comme il entra à Lonato où se trouvaient 1200 hommes, un parlementaire se présente lui annonçant l'approche de 4000 impériaux et le somme de déposer les armes.

C'étaient les débris de Bayalitsch et de Quadanowisch qui, n'ayant point trouvé d'issue à Salo et Gavardo, avaient suivi le cours de la Chiese jusqu'à Ponte-San-Marco, et tentaient un dernier effort pour s'ouvrir la route du Mincio. Bonaparte sans s'émouvoir fit monter à cheval son état-major, puis appelant l'officier ennemi. « Vous êtes, lui dit-il, en présence de l'armée française et du général en chef, vous avez 8 minutes pour vous rendre, passé ce délai, votre général n'a plus rien à espérer. » Quelques instans après, les impériaux étaient prisonniers. A la suite de cet indécis périlleux, Bonaparte compléta les dispositions qui devaient achever la défaite de son adversaire.

Le but de Wurmser en livrant bataille était de culbuter l'armée française pour donner la main par sa droite à Quasdanowich qu'il supposait encore près du lac de Garda; c'était donc par la droite qu'il devait ma-

nœuvrer. Bonaparte était résolu à favoriser cette tendance pour accabler la gauche.

Le 5 août, à la pointe du jour on prit les armes ; Wurmser forma deux lignes d'un total de 30 à 35,000 hommes ; la gauche flanquée par la redoute de Medolano, le centre à Solferino, la droite dirigée vers Castelvengano ; il voyait devant lui les Français rangés aussi sur deux lignes d'environ 25,000 hommes : au centre, Augereau couronnant les hauteurs en avant de Castiglione ; Massena à gauche au-delà du ruisseau ; à droite, Kilmaine s'étendant avec la réserve jusqu'à Medole, mais ce n'était pas tout ; la division Serurier que rien ne contenait plus à Marcaria (4 à 5000 hommes), s'était mise en route à l'entrée de la nuit, pour déboucher par Gurdizzolo. Son arrivée devait être le signal de l'attaque. Ainsi cette armée qui semblait disposée à la défense était réellement destinée à opérer offensivement, à déborder par sa droite les derrières des ennemis, et à les détacher du Mincio. En attendant, Serurier, Augereau et Massena, mirent en avant un rideau de tirailleurs que les premiers coups de feu suffirent à replier. Alors Massena tout entier commença à rétrogader et Wurmser cédant aux apparences n'hésita pas à engager sa droite. A peine était-elle aux prises que le canon retentit du côté de Cavriana : tout prit l'alarme à l'extrême gauche du feld-maréchal, et des cavaliers, lancés à toute bride, pénétrèrent jusqu'au quartier général que son escorte réussit difficilement à dégager. C'était la division Serurier qui se déployait en prenant à revers les positions de l'ennemi. Wurmser n'a pas un moment à perdre pour l'arrêter, il se hâte de lui opposer sa seconde ligne, c'est ce que Bonaparte a prévu : il fait aussitôt battre la charge, tout s'élançe à-la-fois, on enlève la redoute de Medolano, on croise la baïonnette, on est prêt de s'aborder. Les impériaux ne soutiennent pas le choc, ils fuient au-delà de la rivière, et ne sont préservés d'une entière destruction que par l'extrême fatigue des soldats républicains. Wurmser n'avait point perdu plus de 3000 hommes, il pouvait encore se maintenir sur le Mincio, et tenir la campagne ; mais Bonaparte ne savait pas seulement remporter des victoires, il savait les rendre décisives en ne laissant pas reposer les armées battues.

Dès le lendemain de la bataille, Massena débouche de Peschiera : pour ne point perdre de temps à déblayer les portes qu'on avait murées, ses troupes se jettent du haut des remparts sur le détachement qui masque la place ; ce corps n'avait pas encore donné, il se défend vaillamment, mais enfin il est rompu. Dans le même temps, Augereau ouvre un feu violent au pont de Borghetto. Wurmser, déconcerté par tant de promptitude, renonce au Mincio, espérant se raffermir à Vérone et sur le plateau de Rivoli. Il envoie à Quasdanowich l'ordre de conserver le défilé de la

Rocca d'Anfo. Mais l'élan est donné d'une manière irrésistible, Massena se portant de Castel-Novo à Rivoli enlève l'arrière-garde de Bayalitsch(7); Augereau passe à sa suite par Peschiera; et Bonaparte en personne à la tête de la division Serurier paraît sous Vérone ( 7 au soir ), fait enfoncer à coups de canon les portes de la place, et prend quantité de bagages et de combattans.

Quelques jours après (11), Massena s'établit à la Corona, l'épée à la main. Saint-Hilaire (12) força la Rocca d'Anfo, après quoi il traversa victorieux l'espace entre la Chiesa et le lac, et prit possession de Riva. Enfin Augereau longeant la rive gauche de l'Adige couronna les hauteurs jusqu'à Ala.

Ces divers mouvemens replièrent Wurmscr jusqu'à Trente et achevèrent de le désorganiser. Il avait perdu 15,000 prisonniers, 6000 tués ou blessés et 70 canons. L'armée française elle-même avait besoin de repos et les mêmes motifs qui avaient empêché Bonaparte de poursuivre Beaulieu le retinrent encore. Son premier soin fut de reformer le blocus de Mantoue. La garnison s'était empressée de détruire les travaux de siège et de faire rentrer dans la place les débris d'un matériel qu'il était impossible de remplacer. Pendant la retraite de l'armée de secours, elle s'était fortifiée dans le Seraglio; elle occupait encore Governolo et Borgoforte lorsque les Français reparurent. Sahuguet enleva Governolo, Dallemagne Borgoforte, puis, poussant les assiégés pied à pied, ils les renfermèrent dans les remparts, et la division de siège reprit ses positions à l'entrée des digues et autour de la citadelle.

La présence de Bonaparte à l'entrée des défilés du Tyrol, faisant craindre sa jonction avec Moreau, le conseil aulique prescrivit à Wurmscr de reprendre l'attaque pour reporter la guerre sur le Bas-Adige ou dans la plaine de Mantoue. Ses divisions réorganisées avaient reçu quelques renforts, il se trouvait à la tête de 50 à 60,000 hommes. Les Français, affaiblis par le feu, par les maladies, de quelques milliers d'hommes, n'avaient pu, malgré les vives instances de leur général, réparer leurs pertes, et la proportion entre les deux armées était encore à-peu-près la même.

Le feld-maréchal laissa autour de Roveredo Davidowich et deux divisions (prince de Reuss et Wukassewich) fortes de 20 à 25,000 hommes. Puis avec les trois divisions Meszaros, Sebottendorf, Quasdanowich et la réserve de la cavalerie (30,000) il s'enfonça par sa gauche dans les gorges de la Brenta pour gagner Vicence et attaquer de front Vérone et Legnago.

De son côté, Bonaparte, ayant pressenti ce mouvement, s'était résolu à marcher en avant. Il plaça sur le Bas-Adige de Vérone à Legnago 3 à

4000 hommes de la réserve sous Kilmaine, et donna l'ordre à Massena et à Augereau d'avancer par la chaussée du Tyrol, à Vaubois (division Sauret réorganisée) par celle de la Chiese (en tout environ 30,000 hommes).

La division Reuss, campée à Mori, occupait, par une avant-garde, le pont de la Sarca, Wukassewich était posté au défilé de San-Marco et à Roveredo : les réserves gardaient le défilé de Caliano.

Le 4 septembre, ces positions furent abordées simultanément, l'avant-garde de Vaubois avait déjà forcé le passage de la Sarca, la division entière pénétra dans les retranchemens du prince de Reuss et poussa jusqu'à l'Adige en face de Roveredo.

Sur l'autre rive, Massena se jeta tête baissée dans le défilé de San-Marco. Bonaparte avait promptement conçu la tactique applicable à la nature du terrain. Pour vaincre ces masses d'infanterie, cavalerie et artillerie qu'on entasse dans d'étroits passages, il suffit de les ébranler. Dès lors tout s'embarrasse et le désordre est sans remède.

A San-Marco, les montagnes sont très rapprochées du fleuve, et l'intervalle était entièrement rempli par les impériaux. Bonaparte répand sur les hauteurs d'intrépides tirailleurs qui les harcèlent de leurs feux plongeurs, puis, saisissant le moment, il lance sur la chaussée la 18<sup>e</sup> en colonne serrée par bataillons et le combat s'engage corps à corps. Au fort de la lutte, la cavalerie fournit une charge heureuse sur le flanc de l'ennemi qui se débande et ne s'arrête qu'à Roveredo. On le poursuit la baïonnette dans les reins. Victor avec la 18<sup>e</sup> entre au pas de course dans la rue principale et la balaie; en même temps, Rampon avec la 32<sup>e</sup> circulant entre l'Adige et la ville, au moment où Vaubois paraît à la rive droite, précipite la retraite des vaincus.

Roveredo est évacué, il ne reste plus à Davidowich que le défilé de Caliano. Ici la route est plus resserrée encore qu'à San-Marco et l'entrée du défilé est fermée par le château de la Pietra. Mais ces obstacles ne sont rien pour des soldats exercés à la guerre de montagne; les uns se glissent sous la berge de l'Adige, tournent le château; d'autres hissent sur les rochers une batterie qui le canonne à revers, il est enlevé. Aussitôt les vainqueurs débouchent sur la chaussée en colonnes serrées et culbutent les Autrichiens frappés d'effroi.

50 hussards, conduits par Lemarrois, aide-de-camp du général en chef, traversent à toute bride la masse des fuyards, et, faisant face en tête, s'efforcent de l'arrêter; ils ne peuvent y réussir, mais cette tentative audacieuse est renouvelée par les guides et le 5<sup>e</sup> de dragons qui rompent les impériaux, leur enlèvent leur artillerie, leurs bagages et 4000 prisonniers.

Cette journée, à laquelle on a donné le nom de bataille de Roveredo,

livra aux Français l'entrée du Tyrol, elle coûtait à l'ennemi tout son matériel et 8 à 10,000 hommes hors de combat. Davidowich se hâta d'évacuer Trente et de se retirer sur l'Avisio.

Le lendemain, l'armée prit possession de Trente. Le rideau qui voilait la marche de Wurmser avait disparu. Depuis deux jours, le feld-maréchal descendait, formant une longue colonne, la chaussée de la Brenta. Déjà sa division d'avant-garde (Meszaros) avait débouché sur Vicence et menaçait Vérone, tandis que le corps de bataille n'avait point dépassé Bassano. Il fallait, sans perdre de temps, courir à lui; deux partis se présentaient : rétrograder sur le Bas-Adige pour recevoir une attaque de front sans aucune des chances qui résultent d'une combinaison imprévue, ou se jeter à sa suite et le surprendre par-derrière dans sa marche allongée. S'il faisait volte-face, Meszaros était déjà trop loin pour prendre part à l'action, on l'abordait à nombre égal et il n'était plus permis d'élever de doute sur le succès; s'il suivait son avant-garde, on l'acculait aux murs de Vérone; s'il se rangeait sur la rive gauche de la Brenta, on le poursuivait jusqu'aux Alpes et la guerre s'éloignait de Mantoue.

La résolution de Bonaparte ne se fit pas attendre, maître de Trente, il conduisit Vaubois jusqu'à l'Avisio, fit enlever sous ses yeux l'arrière-garde de Davidowich, et chargea son lieutenant de tenir en respect les débris de ce général.

Le jour suivant, il emmena par Levico les divisions Augereau et Massena. Le 7, vers midi, on atteint une forte arrière-garde campée au défilé de Primolano (3 à 4000 hommes). Il y a là, comme à Caliano, un château qui ferme la vallée; mais comme à Caliano, on s'en empare d'élan, on met en désordre la colonne qui s'en appuie, on la devance par la tête, on la force de déposer les armes. Le soir on s'arrête à Cismone.

L'armée n'était plus qu'à six lieues de Bassano où Wurmser l'attendait, croyant n'avoir point de meilleur parti à prendre que de se maintenir sur la Brenta.

Meszaros est rappelé, Quasdanowich se place en avant de la ville, la gauche appuyée à la rivière. Sebottendorf s'aligne à lui sur l'autre rive et six bataillons occupent un long défilé à l'entrée du champ de bataille.

Ces dispositions n'arrêtent pas un instant l'armée française, le défilé est forcé avec la rapidité ordinaire. Augereau et Massena se déploient des deux côtés de la Brenta, le premier à gauche, le second à droite. Massena culbute Sebottendorf, enlève le pont et pénètre dans Bassano en même temps qu'Augereau, qui du premier choc a rompu Quasdanowich. Les deux lieutenans du feld-maréchal ne peuvent plus se rejoindre; l'un, affaibli de 4000 hommes, se retire dans le Frioul, l'autre se

porte en toute hâte au-devant de Meszaros avec le quartier général et Wurmser en personne.

Les opérations étaient ouvertes depuis 5 à 6 jours, et le général ennemi, qui naguère commandait vers Roveredo une armée de 50 à 60,000 hommes, se trouvait maintenant resserré entre la Brenta et l'Adige avec environ 16,000 combattans. Le reste avait péri, s'était rendu ou fuyait sur les routes du Tyrol et de la Carinthie. Dans cette situation critique, Wurmser ne perdit point courage et sa résolution est digne de remarque. Il gagna rapidement l'Adige par Villanova et Arcole, cherchant à percer jusqu'à Mantoue. La fortune lui ménageait cette courte faveur. Par un hasard résultant d'un mouvement de garnisons, Legnago se trouvait sans défenseurs quand il s'y présenta. S'y établir, passer en sûreté l'Adige, à l'abri d'une aussi bonne tête de pont et donner quelques momens de repos à ses troupes harassées, étaient un succès auquel il était loin de s'attendre. Cependant l'armée entière s'ébranlait pour l'envelopper et lui interdire l'entrée de Mantoue. Augereau, par la route de Padoue; Massena par Villanova, Arcole et Ronco, s'étaient élancés sur ses pas, tandis que Sahuguet avec la réserve du corps de siège et Kilmaine, à la tête de la garnison de Vérone, se portaient à Castellaro derrière la Molinella à cheval sur la chaussée.

Le vieux feld-maréchal fut encore assez heureux pour prévenir l'effet de ces combinaisons. Comme il sortait en colonne serrée de Legnago, Massena partait de Ronco pour Sanguinetto, mais l'avant-garde, au lieu de suivre tout entière la route directe, se divisa : la cavalerie prit par Anghiari, l'infanterie par Porcarizza.

Arrivée à Cerea, la cavalerie rencontra l'ennemi et commença le feu. Pijon y courut débouchant de Sanguinetto; mais les impériaux avaient eu le temps de se déployer, les Français furent cernés et rompus; ils perdirent, outre les morts et blessés, 500 prisonniers.

La chaussée était déblayée, Wurmser se porta rapidement au Tartaro; apprenant là que Castellaro était occupé, il appuya à gauche et gagna Villimpenta où il passa la Molinella. En débouchant son avant-garde, il rencontra 500 hommes que le général Charton amenait en toute hâte de Mantoue pour rompre et défendre le pont et qui se firent hacher.

Une fois la Molinella franchie, il n'y avait plus d'obstacle à l'entrée de Mantoue. La division de siège commandée par Sahuguet, en l'absence de Serurier, se replia sur la chaussée de Roverbella. Dans le même temps, Massena arriva à Castellaro; son premier soin fut de s'étendre par sa droite pour communiquer avec Sahuguet et empêcher les impériaux de tenir la campagne; mais sa tête de colonne, au sortir de Due-Castelli, essuya un échec qui le contint sur la rive droite de la Moli-

nella. Ce succès encouragea Wurmser à déployer ses forces (20 à 25,000) entre le faubourg Saint-Georges et la citadelle. Bonaparte attendit pour l'attaquer la réunion de toutes ses divisions. Augereau était resté en arrière pour investir Legnago dont la garnison (1600) capitula le même jour où Mantoue était débloquée. Aussitôt qu'il fut disponible, il se mit en marche pour le Mincio et prit position (le 16) à Governolo.

Trois jours après, tout était prêt pour la bataille. Bonaparte mit d'abord en mouvement ses deux ailes, Sahuguet à droite par Roverbella; Bon, remplaçant provisoirement Augereau, à gauche par Governolo, appuyant au Mincio. Wurmser, indécis entre ces deux démonstrations, se persuada enfin que Bon était suivi de toute l'armée, que Sahuguet faisait une fausse attaque, il manœuvra en conséquence; ses réserves s'avancèrent contre la division Augereau qui perdit du terrain. Cependant Massena, restant immobile au centre à Due-Castelli, envoya son avant-garde à Sahuguet, qui se mit à peser fortement sur la gauche du feld-maréchal. Celui-ci, croyant toute la ligne française aux prises, ne cessa de dégarnir son centre au profit de ses ailes. Lorsque Bonaparte le jugea partout engagé, il lança Massena, en colonne serrée, droit sur Saint-Georges; c'était le moment décisif. Les impériaux, pliant sur tous les points, se réfugièrent dans Mantoue avec une perte de 3000 prisonniers, 11 canons, et 2000 tués ou blessés.

Après cette journée, Wurmser ne passa plus la rive droite du Mincio, mais il se répandit dans le Seraglio, que Kilmaine lui enleva pied à pied au commencement d'octobre. Ce dernier général demeura chargé du blocus. Massena campa à Bassano, observant la Piave; Augereau s'établit à Vérone, Vaubois était encore sur l'Avisio.

La cour de Vienne ne perdit point courage, elle mit sur pied de nouvelles armées.

Alvinzy rassembla, dans la Carinthie, 40,000 hommes; Davidowicz se réorganisa, arma les milices tyroliennes, et porta son corps à 18,000 hommes. Ces deux généraux reçurent l'ordre d'opérer offensivement l'un par la chaussée de Vicence, l'autre en longeant l'Adige.

Dans les premiers jours de novembre, Alvinzy commença le mouvement dans le but d'ouvrir la communication par Bassano avec le Tyrol. Il passa la Piave en deux colonnes qui se portèrent, celle de droite sous Quasdanowich à Bassano, celle de gauche sous Provera à Citadella. A leur approche Massena recula jusqu'à Vicence, où Bonaparte courut le rejoindre avec Augereau et les réserves.

L'ennemi avait déjà passé la Brenta, ses avant-gardes se montraient à Ospital et Carmignano. Massena marcha contre Provera, l'enfonça et le rejeta sur Fontonina. Quasdanowich, sortant de Bassano, se déploya,

pensant atteindre par le flanc la division française; mais il se heurta contre Augereau qui, après avoir enlevé, perdu et repris Le Nove, le fit enfin reculer jusqu'à Bassano.

Cette journée fut meurtrière. Bonaparte attendait le lendemain pour suivre ce premier succès, forcer l'entrée de Bassano, mettre Alvinzy hors de combat, et remonter par la Brenta sur les derrières de Davidowich, mais des nouvelles inattendues le rappelèrent sur l'Adige.

Vaubois, averti des projets de son adversaire, avait pris l'initiative; pendant deux jours (1 et 2 décembre) il avait attaqué Saint-Michel et avait enfin échoué. Davidowich, à son tour, l'avait assailli et battu sur l'Avisio. Il était à ce moment concentré aux défilés de Caliano; mais Trente étant tombé au pouvoir de l'ennemi, les milices tyroliennes, commandées par Laudon, s'étaient portées sur la rive droite de l'Adige à Torbole, d'où elles menaçaient la Corona alors entièrement dépourvue; Vérone allait se trouver compromis, et il était nécessaire de pourvoir à sa sûreté.

De toutes parts on s'ébranla pour prendre des positions nouvelles. Bonaparte abandonna le champ de bataille où il venait de vaincre. Alvinzy, qui avait déjà fait ses préparatifs pour repasser la Piave, revint sur ses pas; Joubert, avec quelques bataillons tirés de Mantoue, courut à la Corona; enfin Vaubois, qui depuis quarante-huit heures défendait victorieusement Caliano et la Pietra, les évacua soudainement pour reculer jusqu'à Rivoli. A peine y était-il établi, que Bonaparte alla passer en revue sa division, lui fit de vifs reproches, et lui fit jurer de venger sa défaite. De ce côté la défense était assurée, restait à contenir Alvinzy au-delà de l'Adige.

Le champ d'opérations, sur ce fleuve, est limité entre Vérone et Legnago: au-dessus et au-dessous on rencontre des montagnes sans routes tracées, ou des marais impraticables. Dans l'intervalle entre les deux villes, l'Adige fait une légère courbure, dont la convexité est marquée par l'embouchure de l'Alpon, petite rivière qui descend des Alpes et qui coupe, à trois lieues de Vérone, la chaussée de Vicence. En s'étendant jusqu'à l'Alpon, on réduisait à l'espace entre Albare et Legnago la partie accessible du fleuve, ou plutôt on en interdisait le passage.

Mais Alvinzy avait déjà rangé son armée sur les hauteurs en arrière de Caldiero, il fallait avant tout le déposter. Bonaparte sortit de Vérone le 11 novembre au soir, et se porta à l'entrée de Caldiero; là, il fit reconnaître les impériaux; ils occupaient la montagne à partir d'un marais qui la sépare de l'Adige jusqu'au village de Cologrola; leur ligne, couverte de redoutes et de batteries, ne parut abordable que par la droite, où un mamelon la dominait; le lendemain, au jour, Massena s'ébranla par Lavagno pour a tourner. Les tirailleurs s'étant trop avancés furent enlevés avant qu'on

pût les secourir et donnèrent l'éveil à l'ennemi; Alvinzy fit occuper le mamelon et rendit sa droite inexpugnable. Toutefois, Augereau enleva Caldiero, et le feu s'ouvrit sur toute la ligne, mais sans effet. Les Français ne gagnèrent rien sur les impériaux, ceux-ci essayèrent de charger. On bivouaqua chacun dans ses positions; la pluie avait contrarié les mouvemens des Français, elle ne cessa pas de tomber pendant la nuit; au jour, Bonaparte ne croyant pas pouvoir, avec succès, renouveler l'attaque, reentra dans Vérone. Alvinzy poussa ses avant-postes jusqu'à Saint-Michel.

Tout semblait perdu : Vauhois, réduit à 8000 hommes, allait avoir à soutenir une attaque formidable, et au feld-maréchal victorieux, on n'opposait plus que 15 à 16,000 hommes. Enfin le corps de siège, comptant 8 à 9000 combattans, avait peine à contenir la garnison de Mantoue. Dans ce moment solennel, ni l'armée ni son général ne perdirent courage.

Bonaparte saisit, par un nouvel effort de génie, le côté vulnérable du feld-maréchal; pendant que celui-ci réunissait ses colonnes et se préparait à l'assaut de Vérone, les Français restèrent immobiles, ils passèrent dans l'attente les journées des 13 et 14. Le 14 au soir, on prit les armes et l'on sortit en trois colonnes par la porte de Milan : l'émotion était grande. Battait-on en retraite? abandonnait-on l'Adige et Mantoue? où allait-on s'arrêter? quelle ligne de défense trouverait-on en arrière, propre à contenir les deux généraux autrichiens une fois réunis? était-ce le Mincio tourné par Mantoue? était-ce l'Oglio ou l'Adda au cours trop étendu? quitter l'Adige, c'était livrer l'Italie, c'était perdre le fruit de tant de victoires! Telles étaient les réflexions qui agitaient l'armée; mais ce moment d'anxiété fut de courte durée. A peine hors de Vérone, la tête de colonne tourne à gauche, et l'on descend en silence les bords du fleuve jusqu'à Ronco, où un pont de bateaux vient d'être jeté : dès-lors le plan de Bonaparte se dévoile, et la confiance renaît dans tous les cœurs.

On n'a pu enlever de front ni tourner par la droite les hauteurs de Caldiero, on les tourne par la gauche. Les impériaux s'appuient de ce côté aux vastes marais qui s'étendent entre l'Alpon, l'Adige et les montagnes; mais ces marais sont accessibles; trois digues, partant de Ronco, les traversent : celle de droite conduit à l'embouchure de l'Alpon, celle du centre à Arcole et Villanova, celle de gauche à Caldiero. Or, Alvinzy est en position sur la hauteur, ses réserves à Villanova, ses avant-postes aux glacis de Vérone : on menace donc à-la-fois son flanc gauche et ses derrières. S'il marche sur la place, où Kilmaine est resté avec 2000 hommes, on s'avance par Porcil et Gombion, on le prend en queue, on l'accule aux remparts; s'il revient sur Villanova, il trouve sa réserve

enlevée, sa retraite coupée, et on l'enferme entre les deux cours d'eau; enfin, si le combat s'engage dans les marais, il manque d'espace pour se déployer; les têtes de colonnes seules peuvent s'aborder, et la valeur doit l'emporter sur le nombre.

L'armée, frappée de cette admirable combinaison, franchit avec ardeur le pont de Ronco; Massena, prenant la gauche, gagna Porcil où il s'établit sans obstacle. De là il apercevait Vérone et pouvait surveiller les mouvemens du feld-maréchal. Augereau s'engagea sur la digue d'Arcole dans le dessein d'occuper le village et de pousser jusqu'à Villanova. Mais au tiers de la route, à l'endroit où elle forme un coude, à partir duquel elle longe la rive droite de l'Alpon, son avant-garde fut accueillie par une vive fusillade qui l'arrêta tout court. Le général, surpris, s'avança au pas de charge à la tête de deux bataillons de grenadiers et, malgré le feu qu'essuyait son flanc droit, il parvint, en bon ordre, au pont d'Arcole; c'est un petit pont de bois sans parapet long d'environ 30 pieds jusque-là bien ignoré et dont le nom est désormais impérissable.

Arrivé à l'entrée de ce court défilé, la troupe tourne à droite et s'élanche; mais une terrible décharge la force à reculer, elle se rompt et retourne précipitamment au coude d'où elle était partie.

Pendant Alvinzy était singulièrement ému de ce combat sur ses derrières. Il avait laissé sur l'Alpon un régiment de Croates pour observer la garnison de Legnago. Heureuse précaution dont on était loin de prévoir les conséquences. C'étaient ces mêmes Croates qui venaient de contenir vaillamment Augereau; mais le feld-maréchal avait peine à s'expliquer comment ils avaient pu être attaqués; était-ce par une patrouille de troupes légères aventurées dans le marais ou par suite d'une démonstration, prélude d'une sortie de Vérone? les doutes furent bientôt éclaircis; ses reconnaissances l'informèrent que Porcil était occupé par une division entière et Arcole sérieusement menacé. Dès-lors il mesura le péril et se mit en devoir de repasser le pont de Villanova pendant que les divisions Mitrowski à droite, Provera à gauche, pour couvrir son mouvement, se portaient contre les deux colonnes françaises. A la vue des masses qui débouchaient sur eux, Massena et Augereau restèrent immobiles et laissèrent les généraux autrichiens défilér en entier sur les digues, après quoi ils les chargèrent avec fureur, les culbutèrent, couvrirent le marais de cadavres et firent un grand nombre de prisonniers. Augereau espéra profiter de l'élan pour enlever Arcole, il fut encore repoussé, l'attaque se renouvela et Bonaparte survint.

Impatient de tomber sur le flanc des impériaux, de les surprendre dans le désordre inévitable d'une retraite, il se jette au fort de la fusillade, il prend un drapeau, l'agite aux yeux des soldats et s'avance jusqu'au



**GÉNÉRAL BONAPARTE,**

Né à Ajaccio le 15 août 1769.—Mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821.

**Bataille d'Arcole.**



GENERAL DEPARTMENT

OFFICE OF THE SECRETARY OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

milieu du pont. Son exemple entraîne les moins résolus, on le suit tête baissée, on touche aux termes de tant d'efforts, quand une forte colonne d'impériaux se rue en masse sur les assaillans et les met en déroute. Bonaparte lui-même est entraîné par les fuyards : déjà l'ennemi le déborde et va l'entourer lorsqu'on s'écrie : « Sauvons le général ! » La troupe furieuse revient à la charge, déblaie le champ de bataille et le retire tout meurtri d'un terrain fangeux où il avait été précipité.

Sur ces entrefaites, Gueyau avec une brigade, parvint à Albare et prit à revers le poste si vivement disputé ; mais Alvinzy était en sûreté au-delà de l'Alpon, il avait perdu son importance, il ne fut point défendu. « Il était 4 heures, Arcole n'était plus qu'un point intermédiaire « entre le front des deux armées; le matin il était sur les derrières de « l'ennemi. L'armée impériale venait d'échapper à sa destruction ; « toutefois de grands résultats avaient couronné cette journée. Caldiero « était évacué, Vérone délivré, deux divisions d'Alvinzy avaient été « défaites avec des pertes considérables; de nombreuses colonnes de « prisonniers, et grand nombre de trophées défilèrent au travers du « camp, et remplirent d'enthousiasme les soldats et les officiers. » (*Mémoires de Napoléon.*)

Le lendemain, sur la nouvelle que la division Vaubois conservait sa position, on repassa le pont de Ronco. Les impériaux occupaient Porcil et Arcole et l'on se heurta de nouveau sur les digues. Selon la tactique qui avait si bien réussi à Augereau et Massena, on laissa aux ennemis l'initiative; entraînés par l'espoir de pénétrer jusqu'à l'Adige ils chargèrent à plusieurs reprises, on les attendit chaque fois de pied ferme, on les reçut à bout portant, on les fit reculer en leur faisant éprouver de grandes pertes. A la nuit on revint encore à Ronco. Joubert avait perdu Rivoli et s'était replié sur Vaubois. Mais Davidowich craignant d'attirer sur ses bras Bonaparte et toute l'armée, manœuvrait avec une extrême lenteur. On sut, le 17 au matin, qu'il n'avait pas attaqué Bus-solengo ; on pouvait donc sans hésitation retourner au combat sur le champ de bataille si habilement choisi.

Cette fois Bonaparte résolut d'attirer encore Alvinzy sur les digues et de l'envelopper, en faisant filer Augereau sur Arcole par la rive gauche de l'Alpon. Tandis que ce dernier jetait un pont pour passer à Albare, Massena prit position sur la digue de Porcil, et une troisième colonne commandée par Robert, s'avança sur la digue du pont d'Arcole. Les impériaux profitèrent d'abord de leur supériorité numérique, Massena plia, et Robert ayant été grièvement blessé, sa troupe fut repoussée jusqu'à l'Adige, poursuivie par trois mille Croates qui marchaient en bon ordre. Le moment était critique; quelques pas encore cette masse pouvait saisir le

pont et disloquer l'armée. Bonaparte le fit rompre, il mit en embuscade dans un bosquet de saules, le long de la chaussée, la brave 52<sup>e</sup> qui, sans s'émouvoir, laissa ces troupes défilier devant son front et se montrant brusquement, les chargea par le flanc et les culbuta de l'autre côté de la digue dans le marais où elles furent presque anéanties.

En même temps Massena, retrouvant toute son impétuosité, et Augereau, achevant d'exécuter le mouvement qui menaçait les impériaux sur leurs derrières, Alvinzy se hâta d'évacuer le marais.

La journée s'avancait; on apprenait que Vaubois était en retraite sur Castel-Novo et Peschiera. Il fallait en finir avec le feld-maréchal; ses pertes, pendant ce long combat, avaient été immenses et l'équilibre des forces étant rétabli, on pouvait l'aborder en plaine.

Toute l'armée passa le pont d'Arcole et se forma, la gauche au village, la droite dans la direction de Legnago. Là les impériaux étaient flanqués par l'Alpon et par un terrain marécageux couvert de roseaux. Une dernière action s'engagea dans ces positions nouvelles, le feu était ouvert sur toute la ligne sans avantage marqué, quand le canon se fit entendre sur les derrières des ennemis; c'était la garnison de Legnago qui débouzhait ayant tourné leur gauche. Dans le même moment vingt-cinq guides, qui se sont glissés sur leurs flancs à travers les roseaux, en sortent en sonnant la charge. Les impériaux se croyant enveloppés plient jusqu'à Villanova et se mettent en pleine retraite par la route de Vicence.

Dans la matinée du 18, tandis que la cavalerie les poursuivait, Bonaparte rentra dans Vérone aux acclamations de la population entière. Sans perdre un instant, il dirigea Massena sur Castel-Novo et Augereau sur Dolce dans le but d'entourer Davidowich; mais celui-ci, inspiré par l'expérience du génie entreprenant de son adversaire, se retira précipitamment, abandonnant un grand nombre de prisonniers.

L'armée impériale avait perdu de 20 à 25,000 hommes, elle était encore une fois hors de combat; cependant l'état des affaires d'Allemagne permit de la réorganiser, et après d'inutiles tentatives de négociations, les hostilités recommencèrent; mais on touchait au dénouement de ce grand drame qui tenait en suspens toute l'Europe.